

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

---

(NOUVELLE SERIE)

---

TRENTE-UNIEME NUMERO.

---

FEVRIER 1887.

MONTREAL:

DE L'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 50, RUE ST. GABRIEL.

1887.

---

*Permis d'imprimer :*

† EDOUARD-GHS., Archevêque de Montréal.

# COMPTES-RENDUS.

## ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1886.*

50ÈME ANNÉE.

### VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec [y compris \$22.76 cont. de l'École des Frères].....	\$247.12	Rapporté.....	\$393.81
Notre-Dame de la Garde.....	6.00	Scœurs du Bon Pasteur.....	8.00
Archevêché.....	10.00	Saint Patrice.....	50.00
Grand Séminaire.....	17.77	St Laurent du Havre.....	5.00
Petit Séminaire.....		Faubourg St Jean.....	172.34
Hôtel Dieu.....	30.15	St Roch.....	544.67
Dames Ursulines.....	31.25	St. Sauveur [y compris \$160.00 cont. de l'École des Frères].....	523.00
Hôpital-Général.....	43.00	Asile des Aliénés.....	58.27
Scœurs de la Charité.....	8.52		
Porté.....	\$393.81	Porté.....	\$1755.09

### CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1755.09	Rapporté.....	\$2955.66
Adrien St.....	4.00	Bernard St.....	30.60
Agapit St.....	22.50	Berthier.....	5.50
Agathe Ste.....	29.73	Buckland.....	9.05
Alban St.....	14.25	Cajetan St.....	
Alexandre St.....	18.50	Calixte St.....	71.00
Ambroise St.....	79.00	Cap-Santé.....	27.10
Anastasia Ste.....	3.25	Cap St Ignace.....	90.00
Ancienne Lorrette.....	140.00	Casimir St.....	50.00
André St.....	32.45	Catherine Ste.....	
Ange Gardien.....	48.00	Charles St.....	57.30
Anges SS de la Bauce.....	6.00	Charlesbourg.....	62.15
Anne Ste de Beaupré.....	33.20	Chateau Richer.....	31.50
Anne Ste de la Pocatière.....	136.00	Claire Ste.....	4.79
Anselme St.....	50.00	Collège de Lévis.....	7.74
Antoine St.....	26.00	Collège de Ste Anne.....	10.00
Antonin St.....	17.30	Côme St.....	6.42
Apollinaire St.....	19.00	Croix Ste.....	100.43
Aùbert St.....	11.05	Couvent de J.-M., Sillery.....	7.00
Augustin St.....	241.39	Cyrille St.....	4.00
Basile St.....	15.00	David St.....	7.30
Beaumont.....	31.25	Denis St.....	70.30
Beaupt.....	221.70	Deschambault.....	72.34
Porté.....	\$2955.66	Porté.....	\$3680.71

Rapporté.....	\$3680.71	Rapporté.....	\$5432.29
Beurenils.....	20.00	Léon St de Standon.....	3.00
Edouard St de Frampton.....	12.30	Lévis N. D.....	286.87
Edouard St de Lotbinière.....	11.90	Lotbinière.....	30.00
Eleuthère St.....	5.00	Louise Ste.....	15.00
Elzéar St.....	21.00	Magloire St.....	6.50
Emmèlie Ste.....	9.80	Manachie St.....	3.00
Ephrem St.....		Marguerite Ste.....	4.00
Etienne St.....	4.75	Marie Ste.....	51.60
Eugène St.....	8.50	Martin St.....	6.50
Evariste St.....	21.00	Michel St.....	85.75
Famille Ste.....	30.00	Mont-Carmel.....	5.00
Félix St du Cap-Rouge.....	16.42	Narcisse St.....	6.20
Ferdinand St.....	14.00	Nicholas St.....	52.42
Ferréol St.....	16.00	N. D. de Montauban.....	6.40
Flavien St.....	30.70	N. D. du Portage.....	23.50
Foye Ste.....	48.00	Onésime St.....	2.00
François St de Beauce.....	16.00	Pacôme St.....	10.00
François St I. O.....	35.60	Pamphile St.....	5.00
François St du sud.....	44.60	Paschal St.....	31.00
Frédéric St.....	40.55	Patrice St de Beauvillage.....	5.25
Georges St.....	20.00	Paul St de Montminy.....	7.05
Germaine Ste.....	3.75	Perpétue Ste.....	3.20
Gervais St.....	63.00	Pétronille Ste.....	28.00
Giles St.....	3.00	Philippe St de Neri.....	4.40
Grondines.....	94.00	Philomène Ste.....	13.00
Hélène Ste.....	30.00	Pierre St de Broughton.....	33.70
Hénédiène Ste.....	17.56	Pierre St I. O.....	146.95
Henri St.....	77.37	Pierre St du sud.....	20.50
Honoré St.....	7.92	Pointe-aux-Trembles.....	67.30
Inverness.....	25.20	Portneuf.....	36.40
Isidore St.....	38.00	Raphaël St.....	11.35
Ile-aux-Grues.....	66.12	Raymond St.....	44.66
Islet.....	110.28	Rivière-du-Loup.....	58.95
Jean-Chrysostôme St.....	14.67	Rivière-Ouelle.....	15.50
Jean St Deschailions.....	34.28	Roch St des Aulnaies.....	39.08
Jean St I. O.....	201.00	Romuald St.....	34.35
Jean St Port-Joly.....	100.00	Sacré-Cœur de Jésus.....	15.70
Jeanne Ste.....	40.40	Sacré-Cœur de Marie.....	11.50
Joachim St.....	49.70	Sébastien St.....	
Joseph St de Beauce.....	81.00	Séverin St.....	2.00
Joseph St de Lévis.....	69.00	Sillery.....	46.82
Julie Ste.....	22.09	Sophie Ste.....	7.40
Justine Ste.....	1.75	Stoneham.....	2.10
Kamouraska.....	35.00	Sylvestre St.....	31.00
Lambert St.....	18.00	Thomas St.....	109.00
Lambton.....	12.00	Tite St.....	2.55
Laurent St.....	80.00	Ubalde St.....	4.00
Laval et Lac Beauport.....	4.75	Valcartier.....	2.00
Lazare St.....	25.62	Valier St.....	70.00
		Victor St.....	10.00
Porté.....	\$5432.29		
		Montant des contributions.. \$6949.74	

Montant des contributions.....	\$6949.74
Intérêt et dons.....	166.88
Balance snr les allocations de l'an dernier.....	33.14
Legs de Sieur Ferdinand Blouin de St-Jean I. O.....	100.00
Legs de Demoiselle H. Létourneau de St-Pierre du Sud..	50.00
Legs de Dame Veuve J.-B. Boucher de l'Islet.....	50.00

Total de la Recette..... \$7349.76

*Etats des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,  
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1886  
et finissant le 1er octobre 1887.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 300.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1060.00
“ à Mgr Lorrain [Missions du St-Maurice].....	400.00
“ à Mgr Bossé [Missions des Naskapis].....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	794.70
Mission de Saint-Alphonse.....	100.00
“ de Saint-Martin.....	100.00
“ de Sainte-Perpétue.....	100.06
“ de St-Pierre-Baptiste.....	50.00
“ de Sainte-Rose de Watford.....	150.00
“ de Saint-Prosper.....	200.00
Missionnaire de St-Adolphe et de Stoneham.....	220.00
“ de St-Adrien.....	50.00
“ d'Adstock.....	25.00
“ de St-Alphonse.....	100.00
“ de St-Cajetan d'Armagh.....	45.00
“ de St-Côme.....	25.00
“ de St-Damase.....	50.00
“ de St-Damien.....	120.00
“ de St-Etienne.....	25.00
“ d'Inverness et Leeds.....	250.00
“ de Ste-Justine et de Ste-Rose.....	250.00
“ de Laval et du lac Beauport.....	250.00
“ de St-Magloire.....	160.00
“ de St-Marcel et de Ste-Apolline.....	200.00
“ de St-Martin.....	250.00
“ de St-Nérée.....	120.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de St-Paul de Montminy.....	100.00
“ de Ste-Perpétue et de St-Benoit.....	250.00
“ de St-Philémon.....	100.00
“ de St-Samuel et de St-Ludger.....	50.00
“ du Sault-au-cochon.....	25.00
“ du Sacré-Coeur de Marie.....	15.00
“ de St-Séverin.....	75.00
“ de St-Ubalde.....	100.00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150.00
<b>Total des allocations.....</b>	<b>\$7349.76</b>

RÉSUMÉ.

Recettes de 1886.....	\$7349.76
En caisse de l'an dernier .....	5000.00
	<hr/>
Total.....	\$12349.76
Somme allouée pour 1886-87.....	7349.76
	<hr/>
Reste en caisse.....	\$5000.00

*Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.*

1886.

Diocèse de Québec.....	\$938.81
“ de Montréal.....	529.25
“ d'Ottawa.....	292.00
“ de St-Hyacinthe.....	195.68
“ de Sherbrooke.....	177.90
“ des Trois-Rivières.....	122.00
“ de Rimouski.....	86.43
“ de Chicoutimi.....	42.00
Vicariat apostolique de Pontiac.....	45.66
	<hr/>
	\$2429.73
Donné à Mgr Taché.....	\$607.43
“ “ Faraud.....	607.43
“ “ Lorrain.....	607.43
“ “ Bossé.....	607.44
	<hr/>
	\$2429.73

*Collectes pour les Lieux Saints.*

1886.

Diocèse de Québec.....	\$989.67
“ de Montréal.....	861.00
“ de Rimouski.....	507.59
“ de Nicolet.....	272.38
“ de St. Hyacinthe.....	258.32
“ d'Ottawa.....	240.05
“ de Sherbrooke.....	177.11
“ des Trois-Rivières.....	160.00
“ de Chicoutimi.....	63.00
Vicariat apostolique de Pontiac.....	70.41
	<hr/>
	\$3599.53

## DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1886.*

### VILLE DE MONTRÉAL, ET BANLIEUE.

St Pierre.....	400.00	Rapporté.....	1073.31
Notre-Dame.....	339.00	St. Jean-Baptiste.....	83.50
Cathédrale.....	157.31	Notre Dame de Grâce.....	53.85
Frères des Ecoles chrétiennes..		Hôtel Dieu.....	45.00
Ecole St. Laurent...38.82		Sacré Cœur.....	41.00
" St. Jacques...38.06		Ste Anne.....	30.00
" St. Patrice...12.12		Hochelega.....	11.82
	89.00	Grand Séminaire.....	2.25
St. Jacques.....	88.00		
Porté.....	1073.31	Total.....	1340.73

### CAMPAGNES.

L'Epiphanie (2 ans).....	189.00	Rapporté.....	\$2270.63
St Barthélemi.....	160.50	St Ls de Gonzague.....	24.15
St Rémi.....	108.00	Lachenale.....	23.00
Verchères.....	102.42	St Eustache.....	22.00
Longueuil.....	100.00	Ile Bizard.....	21.20
Laprairie.....	97.39	Lavaltrie.....	20.03
St Constant.....	96.00	Lenoraie.....	20.00
Yarnnes.....	76.40	Chateauguay.....	20.00
Berthier.....	75.00	Les Cèdres.....	19.60
Ste Rose.....	73.45	St Thomas.....	19.20
Lachine.....	66.25	Joliette.....	17.50
Sault au Récollet.....	65.00	Ste Marthe.....	17.50
St Michel de Napierville.....	60.50	St Roch (en partie).....	17.50
Contrecoeur.....	60.31	Ste Cécile.....	16.50
Mascouche.....	59.40	Annonciation du Lac.....	16.50
Terrebonne.....	59.03	St Augustin.....	15.80
St Jacques de l'Achigan.....	58.00	Coteau du Lac.....	15.00
St Norbert.....	56.50	Repentigny.....	15.00
Ile Dupas.....	53.50	St Paul l'Ermite.....	15.00
Ste Geneviève.....	50.00	Collège de l'Assomption.....	14.75
Ste Thérèse.....	48.00	St Jérôme.....	14.51
Rigaud.....	45.00	L'Assomption (en partie).....	13.50
Pointe-aux-Trembles.....	40.06	St Edouard.....	13.25
St Martin.....	40.00	Ste Julie.....	12.00
Ste Elizabeth.....	40.00	Ste Martine.....	11.00
Convent de Lachine.....	36.00	St Clef.....	10.25
St Lin.....	35.00	St Laurent.....	10.25
St Alexis.....	35.00	Ile Perrot.....	10.00
St Vincent de Paul (Laval).....	31.00	St Esprit.....	10.00
St Félix de Valois.....	31.00	St Luc.....	8.50
St Paul de Joliette.....	30.00	St Bruno.....	8.48
St Outhbert.....	30.00	Convent de Longueuil.....	8.00
St Jacques le Mineur.....	28.88	Ste Mélanie.....	6.80
St. Théodosie.....	23.79	Ste Dorothee.....	6.25
Beauharnois.....	23.05	St Frs de Sales.....	6.00
St Ambroise.....	26.70	St Polycarpe [en partie].....	6.00
St Jean.....	26.00	St Urbain.....	6.00
St Hubert.....	24.50	St Stanislas.....	5.65
Porté.....	2270.63	Porté.....	\$2273.30

Rapporté.....	2787.30	Rapporté.....	2817.65
Lacolle.....	5.50	Chertsey.....	2.50
Ste Adèle.....	5.00	Howick.....	2.50
Sherrington.....	4.50	St Lazare.....	2.00
Ste Scholastique.....	4.50	St Valentin.....	2.00
St Justine.....	3.75	Ste Beatrix.....	1.00
Ste Monique.....	3.50	Caughnawaga.....	0.50
Vaudreuil.....	3.00	St Jean Chrysostôme.....	0.25
Porté.....	2817.05	Total.....	\$2827.80

DIVERSES SOURCES.

Legs de feu Rév. T. Dagenais.....	75.00
“ “ “ J. St-Aubin.....	50.00
“ de Lalumière (St-Hubert).....	33.40
“ de Julie Deschamps (Notre-Dame).....	25.00
Int., loyer, etc.....	736.00
Total.....	\$919.40

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1886.

Ville et Banlieu.....	\$1340.73
Campagnes.....	2827.80
Diverses sources.....	919.40
Grand total.....	\$5087.93

*Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal, pour l'année 1886.*

Bienheureux Alphonse (Missionnaire).....	\$ 175.00
Ste-Barbe “.....	142.10
Ste-Béatrix “.....	75.00
St-Calixte “.....	75.00
St-Colomban “.....	200.00
St-Côme “.....	125.00
“ “ Eglise.....	225.00
St-Damien (Missionnaire).....	75.00
St-Donat “.....	200.00
“ (Eglise).....	100.00
Ste-Agnès de Dundee (Missionnaire).....	100.00
Ste-Emmèlie “.....	125.00
“ (Eglise).....	175.00
Hinchinbrooke (Missionnaire).....	160.00
St-Hippolyte “.....	125.00
“ (Presbytère).....	200.00
Lachute (Missionnaire).....	125.00
Ste-Lucie “.....	125.00
Ste-Marguerite “.....	152.50
St-Michel des Saints (Missionnaire).....	150.50
“ “ (Eglise).....	150.00
Ormstown [Missionnaire].....	100.00
Rawdon “.....	75.00
Ste-Julienne “.....	75.00
Howick “.....	100.00
St-Zénon “.....	100.00
“ [Eglise].....	150.00
Mgr Lorrain.....	100.00
Porté.....	3680.10

Rapporté.....	\$3680.10
Mgr Grandin.....	100.00
Missions du Nord-Ouest.....	100.00
" de Madawaska.....	50.00
RR. PP. Oblats.....	860.00
" " Jésuites.....	60.00
Hôpital civique.....	300.00
Mission de Chilton.....	33.00
Total.....	<u>\$5183.10</u>

*Déboursés.*

Allocations de 1886.....	\$5183.10
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assu- rance, etc., etc.....	375.25
Total des déboursés.....	<u>\$5558.35</u>

**RÉSUMÉ.**

En caisse au 31 Décembre 1885.....	\$7356.57
Recettes de 1886.....	5087.93
Total.....	<u>12444.50</u>
Déboursés de 1886.....	5558.35
En caisse au 31 Déc. 1886 pour faire face aux dépenses de 1887.....	<u>\$6886.15</u>
Archevêché de Montréal, 31 Décembre 1886.	

J. A. VAILLANT, Ptre,  
Sec.-Trés.

**DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.**

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1886.*

Les Trois-Rivières.....	\$166.34	Rapporté.....	\$1093.84
Les Frères (3 Riv.).....	40.29	St-Prosper.....	15.00
Dames Ursulines (3 Riv.)....	29.67	Ste-Flore.....	14.00
La Rivière-du-Loup.....	148.08	St-Etienne.....	12.85
Maskinongé.....	120.00	Mont Carmel.....	5.65
St-Léon.....	86.40	St-Didace.....	4.00
St-Stanislas.....	74.23	Ste-Geneviève.....	3.45
Ste-Ursule [2 ans].....	65.32	Un particulier.....	3.08
Yamachiche.....	65.00	“ “.....	100.00
Champlain.....	50.45	Ste-Anne de Lapérade.....	0.00
Batiscau.....	46.50	St-Narcisse.....	0.00
St-Maurice.....	45.43	St-Luc.....	0.00
St-Barnabé.....	36.00	La Pointe du Lac.....	0.00
St-Boniface.....	33.00	Le Cap.....	0.00
Ste-Thècle.....	25.36	St-Elie.....	0.00
St-Tite.....	23.90	St-Jacques des Piles.....	0.00
St-Paulin.....	20.42	St-Justin.....	0.00
St-Sévère.....	17.45	St-Alexis.....	0 00
Porté.....	\$1093,84	Total en main.....	\$1251.87

*Emploi des fonds de la Propagation de la Foi.*

Moussigneur Grandin.....	50.00
St-Elie.....	80 00
St-Matthieu.....	100 00
St-Jacques des Piles.....	150 00
Mission du Lac à la Tortue.....	20 00
“ de St-Adelphe.....	50 00
Effets pour chapelles.....	70 29
Divers.....	60 00
Annales, impressions, voyages etc.....	\$671 58
<b>Total.....</b>	<b>\$1251 87</b>
Total de la recette.....	1251 87
Sommes allouées.....	1251 87

Evêché des Trois-Rivières, 31 Décembre 1886.

L. SÉV. RHEAULT, P<sup>TR</sup>E, CHAN.,

Trésorier.

**ST. HYACINTHE.**

*Propagation de la Foi.*

1886

RECETTE.

St Denis.....	\$141.00	Rapporté.....	\$981.30
St Antoine.....	130.00	Farnham.....	15.50
St Hyacinthe.....	73.70	St Pie.....	15.50
St Alexandre.....	54.50	St Robert.....	15.00
N. D. de St Hyacinthe.....	44.64	St Madeleine.....	15.00
Ste Rosalie.....	44.25	Ste Angèle.....	14.75
St Ours.....	38.62	St Hilaire.....	14.25
St Sébastien.....	34.70	Ste Anne.....	14.00
Ste Brigide.....	33.68	Ste Victoire.....	10.00
St Césaire.....	33.65	St Georges.....	10.00
St Simon.....	33.00	St Judes.....	7.90
Beceil.....	32.00	St Dominique.....	7.30
St Théodore.....	32.00	St Barnabé.....	6.65
Stanbridge.....	29.75	Richelieu.....	6.05
St Jean-Baptiste.....	29.11	St Marcel.....	5.35
St Hugues.....	28.60	St Mathias.....	4.61
St Grégoire.....	26.35	St Liboire.....	4.00
St Aimé.....	23.50	St Valerien.....	4.00
Upton.....	22.00	St Louis.....	4.00
St Marc.....	20.50	Roxton.....	3.05
Laprésentation.....	20.00	Milton.....	2.00
St Athanase.....	20.00	Acton.....	1.25
St Roch.....	19.75	Adamsville.....	1.00
St Charles.....	16.00	St Joseph.....	50
Porté.....	\$931.30	Total.....	\$1162.96

DÉPENSE.

Au Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Dépenses pour le Concile.....	75.00
Visite Pastorale.....	32.50
Annales.....	57.00
Voyages.....	8.00
Vases sacrés.....	103.65
Aux missionnaires.....	420.00
Ecoles pauvres.....	60.81
Total.....	\$1162.96

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

**DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.**

*Œuvre de la Propagation de la Foi.*

**BALANCE DE LA RECETTE DE 1885.**

Ste-Brigitte de Maria.....	\$13.61	Report.....	19.61
Notre-Dame du S.-Cœur.....	4.00	St-Honoré.....	1.60
Notre-Dame de Paspébiac.....	2.00	St-Modeste.....	1.00
<b>Porté.....</b>	<b>19.61</b>	<b>Total.....</b>	<b>\$ 22.21</b>

**RECETTES DE 1886.**

Trois-Pistoles.....	\$50.00	Rapporté.....	375.68
Ste-Cécile du Bic.....	34.00	St-Joseph de Lepage.....	4.35
St-Joseph de Carleton.....	27.00	Ste-Rose du Digelé.....	4.00
St-Germain de Rimouski.....	25.71	St-Matthieu.....	3.50
Ste-Flavie.....	21.50	Ste-Luce.....	3.08
St-Arsène.....	21.00	St-Martin, Rivière au Renard.....	3.00
Ile Verte.....	20.00	St-Gabriel.....	2.50
Métis St-Octave.....	20.00	St-Louis du ha-ha.....	2.50
St-Georges de Cacouna.....	18.00	St-Clément.....	2.21
St-Simon.....	17.50	St-Epiphanie.....	2.10
Matane St-Jérôme.....	15.45	St-Charles de Caplan.....	2.00
St-Anaclet.....	15.32	St-Modeste.....	2.00
St-Fabien.....	15.00	N. D. de Paspébiac.....	2.00
St-Éloi.....	11.90	St-Georges de Port Daniel.....	1.90
L'Assomption.....	11.00	St-Maxime de Mont Louis.....	1.50
Ste-Brigitte de Maria.....	10.50	St-Damase.....	1.30
Ste-Anne Pointe au père.....	9.00	St-Donat.....	1.29
St-Edouard Méchins.....	8.00	St-Moïse.....	1.00
Ste-Angèle.....	5.20	St-Dominique de New Port.....	1.00
Cap d'Espoir, St-Joseph.....	5.10	Ste-Adélaïde de Pabos.....	1.00
Notre-Dame des Sept Douleurs.....	5.00	St-Godefroi.....	1.00
N. D. de la Grande Rivière... ..	5.00	Ste-Félicité.....	0.85
St-Jean l'Évangéliste [2 ans]..	4.50	St-Paul de la Croix.....	0.50
<b>Porté.....</b>	<b>\$375.68</b>		<b>\$420.26</b>

## MANDCHOURIE.

(Missions Catholiques.)

Un missionnaire de Mandchourie envoyait dernièrement de Se-kiatsé à sa famille une lettre dans laquelle nous relevons un touchant épisode :

“ Au mois de décembre dernier, raconte le Père, j'étais dans une ville, distante de six lieues de ma résidence, pour y administrer les sacrements. Je ne devais y rester que cinq jours. Dès mon arrivée, les chrétiens avertis vinrent en foule me saluer comme cela se pratique partout ailleurs.

“ Un jeune enfant, aux yeux vifs, à la mine souriante, attira mon attention. Aux premiers mots que je lui adressai, je vis qu'il était très intelligent pour son âge et qu'il désirait ardemment venir étudier à notre collège.

“ — Mais, lui dis-je, il faudra aller bien loin, à cent *lys* d'ici (quarante kilomètres), et tu ne verras plus ni ton père ni ta mère.

“ — Cela ne fait rien ; je n'ai pas peur d'aller loin, je veux lire les Saints Livres : je crains seulement que le Père ne veuille pas m'emmener avec lui.

“ — Je te le promets ; mais, moi aussi, j'ai peur que, lorsqu'il faudra laisser père et mère, tu hésites.

“ — Je n'hésiterai pas.

“ — C'est donc sérieux ce que tu me dis là ?

“ — Très sérieux.

“ — Eh bien ! il suffit que ton père et ta mère veuillent bien te laisser partir.”

“ Le lendemain, avant le jour, mon cher petit Pierre venait m'annoncer le consentement de ses parents. “ — Mon père a dit oui, et ma mère a pleuré toute la nuit. Ce matin elle m'a dit qu'elle consentait à mon départ.”

“ Après la messe, le père de Pierre vint me trouver.

“ — Est-il vrai, me dit-il, que mon fils puisse aller étudier le latin ? Si le Père croit qu'il puisse lire, qu'il aille ; je ne saurais le refuser à l'Eglise. Quand cet enfant vint au monde, je fis vœu de le donner à l'Eglise, si Dieu l'agréait. Je n'ai pas autre chose à dire maintenant.”

“ Je ne savais qu’admirer le plus : la foi et la résignation de ce bon chrétien, ou l’air satisfait de Pierre dont les petits yeux ne quittaient pas les miens.

“ En partant, il avait bien promis de revenir voir ses parents à l’automne. Dieu, dans ses desseins impénétrables, en avait jugé autrement. Elève du petit collège de la mission, Pierre faisait l’édification de ses condisciples. Son supérieur, le voyant si bien disposé, l’avait admis à la première communion dès le mois de mai dernier. A partir de ce moment, un changement extraordinaire s’opéra encore dans l’enfant. Il suffisait de lui faire remarquer le moindre défaut pour qu’il s’appliquât, au prix des plus sérieux efforts, à se corriger.

“ La veille de la Saint Pierre, il était allé se confesser pour communier le lendemain. Le matin même de la solennité, au moment où l’on sonnait le lever, voilà qu’une poutre qui portait le toit de la salle unique servant de dortoir et de salle de classe à vingt élèves se rompit, et dans sa chute, écrasa le pauvre enfant. Plusieurs autres élèves furent blessés, mais sans gravité : lui seul resta mort sous les décombres. Sans doute, il était mieux préparé que tous les autres.

“ Le P. Litou, directeur du collège, disait en pleurant : “ — Je pleure, mais je remercie le bon Dieu, qui a si bien “ choisi. Il voulait nous donner au ciel un petit protecteur.” Puis, prenant ce petit corps mort dans ses bras, il l’embrassait et rappelait, en sanglotant, tout ce qu’avait été son cher élève.

“ Le P. Litou m’envoyait, le même jour, un courrier, pour me faire part de ce lamentable accident, et me prier d’en transmettre la nouvelle aux pauvres parents. Je me serais rendu auprès d’eux, si je n’avais été retenu par la fête. Le chrétien que je leur députai s’en revint bien édifié.

“ — Je l’avais promis et donné à Dieu, dit le père : Dieu “ l’a accepté et l’a pris ; que sa sainte volonté soit faite ! ”

# La Persécution dans l'Extreme-Orient.

(Les Missions Catholiques.)

LETTRE DE MGR VAN CAMELBEKE A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU  
SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Qui-Nhon, 13 Octobre 1885.

J'ai encore la douleur de vous annoncer la mort d'un confrère de cette mission. Le cher P. Châtelet a été massacré le 26 août au Phu-Yên comme, peu de jours auparavant, son compagnon le P. Iribarne et les trois prêtres indigènes qui travaillaient dans cette province. Pour arrêter les massacres de nos pauvres chrétiens, nous avons dû armer mille deux cent cinquante de nos hommes réfugiés à Qui-Nhon et les envoyer sous la conduite du P. Auger au secours d'un millier de malheureux qui soutenaient héroïquement un siège de plus de deux mois sur le haut plateau du Tra-Ké (province de Phu-Yên, district du P. Châtelet). Notre petite mais brave colonne a fait très convenablement son devoir pendant les dix jours qu'a duré cette expédition et cela par des chemins fort difficiles occupés par des bandes de lettrés. Le P. Auger a donc pu franchir tous les obstacles et arriver jusqu'à ces pauvres assiégés mourant de faim et de fatigue. Malheureusement le P. Châtelet avait déjà été massacré depuis longtemps par les rebelles; mais nous avons eu la consolation de ramener à Qui-Nhon les restes mutilés de nos chrétiens de Phu-Yên. Hélas! six mille manquent à l'appel et ont été tués avec la dernière barbarie dans les diverses chrétientés de cette province. Ceux qu'on a pu sauver des mains de nos ennemis et ramener ici, forment à peine un millier, parmi lesquels beaucoup de malades et de blessés de coups de sabre et de lance. Au moins aurons-nous plus tard un petit noyau pour tenter de relever de leurs ruines tant de belles chrétientés aujourd'hui complètement détruites.....

Voici les quelques détails que nous recevons de Saïgon, relativement à la mort du P. Dominique Iribarne, né le 8 juillet 1859 à Osses (Basses-Pyrénées), entré au séminaire des missions étrangères le 24 Octobre 1860), ordonné prêtre le 17 février 1883, parti pour la Cochinchine orientale le 28 mars de la même année.

Saïgon, le 22 Septembre 1885.

Quatre chrétiens de Phu-Yên, échappés au fer des assassins, sont arrivés à Baria, le 20 septembre. Voici les détails qu'ils ont donnés. Le 10 du septième mois (19 août), la chrétienté de Quan-Câu, où ils se trouvaient, fut cernée pendant la nuit, et, au point du jour, les massacres et incendies commencèrent. Les quatre survivants ont pu se sauver jusqu'à Bâ-ma-lieù, où des amis les ont cachés pendant quelques jours. Finalement un barquier païen de cette localité consentit à les conduire à Saïgon. Le même barquier avait également consenti à conduire à Saïgon le Père Iribarne et deux prêtres indigènes. Ils devaient s'embarquer le 20 août. Mais les lettrés arrivèrent auparavant.

Le P. Iribarne, se sauvant à cheval, fut arrêté et décapité sur le champ ; on porta sa tête au P. Bao, qui, à cause de son âge et de ses infirmités, n'avait pu s'enfuir.

Après lui avoir fait reconnaître la tête du missionnaire, les assassins décapitèrent aussi le P. Bao.

Le P. Haù a été également massacré.

---

## CHINE.

---

### LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DU PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG.

Il y a deux mois, je vous annonçais que, malgré la signature de la paix, nous n'avions pas encore pu rentrer officiellement dans notre mission du Kouang-Tong, à cause de la mauvaise volonté du vice-roi, l'ennemi acharné de la France. Le *Tsong-li-Yamen*, prévenu de cette hostilité, intima aux autorités cantonnaises l'ordre de publier un édit dans toute la province, à l'effet de rouvrir nos chapelles et de recevoir de nouveau les missionnaires.

Après mille tergiversations, l'édit parut enfin, le 25 juillet, au nom du vice-roi, du commissaire impérial et du général tartare. Il était ainsi conçu :

“ Nous Tchang-tchi-tong, vice-roi des Deux-Kouangs ; Pang-yoc-lun, commissaire impérial ; Gni, commandant des troupes impériales à Canton, faisons savoir que l'empire de Chine et le royaume de France, après une suspension d'armes dans le but d'arriver à un arrangement pacifique, sont tombés d'accord, le 28 de la 2ième lune, sur les bases du traité de Tien-Tsin. En conséquence, le 11 de ce mois (6me lune), ayant reçu l'ordre de laisser rentrer les missionnaires, nous avons mandé aux préfets et autres mandarins de Canton et de la province, d'avoir à enlever les scellés des consulats, chapelles et maisons appartenant aux Français et de les rendre à leurs propriétaires.

“ Comme il est à craindre que le peuple soit dans le doute ou cherche à créer des disputes, nous adressons aux magistrats une dépêche qui enjoint de publier cet édit dans toute l'étendue de leur juridiction, afin que le peuple en soit informé. Maintenant la paix existant entre la Chine et la France, tous les Français qui viendront ici devront être traités comme les Anglais, Prussiens et Américains sans aucune différence. Que tous ceux qui ne voudront pas se soumettre à cet édit ou essaieront de troubler l'ordre soient saisis et punis sévèrement. Telle est notre volonté, 14me jour de la 6me lune de la XIe année de Kouang-Su.

Cet édit, dicté par Péking, ne représentait guère les sentiments de Canton ; aussi le moment de notre retour dut encore être retardé. Le vice-roi alléguait l'irritation du peuple et renvoyait à plus tard notre entrée dans la province. M. le Consul répondit en fixant au 1er août le jour de son arrivée. “ Pour vous, dit-il, il faut attendre ; les mandarins redoutent plus votre retour que le mien, je dois donc le préparer convenablement : c'est mon devoir !.....”

Devant de si bonnes paroles, nous n'avions qu'à prendre patience ; c'était l'affaire de quelques jours.

Dès son arrivée, M. le Consul demande audience au vice-roi qui lui répond par un refus, prétextant une maladie. Le gouverneur ne fut pas plus poli. Seul le général tartare se montra convenable ; mais il avoua son impuissance dans les affaires politiques et ne promit rien. “ D'ailleurs, ajouta-t-il, le vice-roi veut tout faire par lui-même et n'écoute les conseils de personne.”

Tels étaient les premiers résultats que nous obtenions d'une paix signée après l'échec de Lang-Song. Le vice-roi avait été la tête de la guerre au Tong-King ; il savait sa valeur, il savait qu'en se montrant fier et arrogant, il n'avait rien à craindre et sa haine était satisfaite.

Nous ne pouvions pas cependant nous éterniser à Hong-Kong : les missionnaires, les chrétiens, tout nous pressait. Je résolus donc de me rendre à Canton sans plus tarder, et

de reprendre possession de nos établissements de la manière qu'il plairait à Dieu.

Nous choisîmes le beau jour du triomphe de Marie, du jour de l'Assomption, pour tenter notre première entrée ; le lendemain à onze heures tout avait réussi. Le cher Père Mioux pénétrait le premier dans notre propriété, guidé par deux commissaires et quelques soldats qui vinrent l'attendre au vapeur venant de Hong-Kong. Le lendemain je rejoignais le cher confrère, tout heureux de nous retrouver dans nos maisons abandonnées depuis un an.

Après que la première émotion fut passée, nous songeâmes à visiter notre propriété. Les herbes, les arbustes avaient tout envahi ; les chemins, les avenues avaient disparu sous les efforts de la végétation tropicale ; notre jardin ressemblait à un désert de jungles. L'église se dressait encore toute brillante des dernières lueurs d'un beau soleil ; mais, tout à côté, notre résidence n'étalait qu'un monceau de ruines. Hélas ! toutes les richesses que nous avons laissées à notre départ, gisaient là en poudre sous ces décombres : l'incendie du 8 novembre, allumé par la malveillance, avait tout dévoré !...

Notre orphelinat des garçons a été assez bien préservé ; on a cependant essayé de le brûler ; le feu a dévoré quelques vieilles couvertures de coton. La miséricorde divine a eu pitié de nous ; sans cela, aujourd'hui, nous serions sans habitation ! *Sit nomen Domini benedictum.....*

Toutes les maisons autrefois habitées par nos chrétiens étaient en ruines ou occupées par des païens, qui depuis délogent peu à peu ; elles sont reprises par nos fidèles, qui reviennent de Hong-Kong, à mesure que la place devient libre.

Au cimetière, tout a été saccagé ; la chapelle, le village, les tombes, les arbres n'existent plus. Le monument des soldats français, leurs ossements ont été profanés... La croix seule, toute de granit et dominant ce champ des morts, n'a pas été touchée ; bon présage pour l'avenir.

Tandis que nous étions occupés à notre première installation, M. le Consul s'efforçait de nouer des relations avec le vice-roi. Enfin après un mois d'attente, il recevait une réponse peu convenable.

Pendant ce temps, nos chrétiens pillés, chassés reviennent peu à peu dans leur village ; mais quelle triste perspective que celle d'un grand nombre : plus de maisons, plus de mobilier, plus rien... plus rien que le visage menaçant de leurs voisins ; ils espéraient être indemnisés au traité de paix ; c'était juste, ils avaient souffert pour la France... Ils vont être heureux de ne pas subir une seconde expulsion.

Et nos nombreuses chapelles qui gisent par terre, comment allons-nous les relever ?..... Que de tristesses ! que d'angoisses pour le pauvre missionnaire !

De tous côtés, m'arrivent avec les lettres des missionnaires des récits lamentables. N'est-il pas à craindre même que la persécution ne recommence. Les païens enhardis par l'impunité ne se livreront-ils pas à de nouveaux pillages ? Ce serait peut-être plus terrible qu'auparavant ; car les bruits de nouveaux massacres dans l'Annam se répandent dans nos campagnes.

Dernièrement un chrétien plus hardi, porte plainte au mandarin :

— Qui es-tu ? demande le magistrat.

— Je suis chrétien, on m'a pillé et je prie le grand homme de me rendre justice...

— Si tu es chrétien, on a bien fait de te piller ; pourquoi l'es-tu fait chrétien ? si on t'avait massacré, comme dans l'Annam cela se fait maintenant, je n'aurais rien à dire," et il le congédia.

Ce mandarin quinze jours auparavant avait reçu le missionnaire du district avec honneur.

Jè m'arrête ; cette lettre déjà trop longue vous dit assez dans quelle condition se trouve aujourd'hui la belle mission du Kouang-Tong. Cependant sur le drapeau du missionnaire brillent toujours l'espérance et le dévouement ; malgré les sombres nuages qui nous enveloppent de toute part en ce moment, l'horizon peut tout à coup s'éclaircir et le soleil de vérité illuminer de nouveau de ses rayons bienfaisants ces champs immenses confiés à nos soins ; alors les brèches seront vite réparées par le travail et le zèle de l'ouvrier apostolique. Daigne le Seigneur entendre nos vœux et nos prières !

## SIÈGE HÉROÏQUE SOUTENU PAR LES CHRÉTIENS

*De la Cochinchine Septentrionale.*

LETTRE DE MM. GIRARD ET CLOSSET, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRES DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, A MGR GASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MÊME MISSION.

Petit-Séminaire d'An-Ninh, dimanche, 4 octobre,  
fête de Saint-Rosaire.

Aujourd'hui, après tantôt deux mois de siège, héroïquement soutenu par nos chrétiens contre la rage des lettrés, nous pouvons enfin vous faire passer de nos nouvelles.

Les Français que Dieu a placés partout à la garde de la croix, des missionnaires et des chrétiens, n'ont pas failli à leur mission et c'est par eux que le secours, le salut, vient encore d'arriver à nous, à votre petit séminaire et aux quatre mille néophytes réfugiés dans ce dernier asile.

Le *lundi 7 septembre*, nous parvenait la nouvelle de la prise de la citadelle de Quang-Tri par les lettrés. C'était en même temps le jour de la rentrée des élèves. Nous rappelant aussitôt les massacres des chrétiens dans la mission de Cochinchine orientale, massacres commencés tous par la prise des villes et chefs-lieux de province, nous avons vu immédiatement que l'heure de l'épreuve était sonnée pour les grandes et belles chrétientés du Quang-Tri : missionnaires et prêtres indigènes de la Dât-do, réunis à Di-Loân chez le P. Dangelzer, provicaire, ont aussitôt décidé de réunir les chrétiens de la contrée en deux postes plus faciles à défendre et de se secourir mutuellement : Di-Loân et le petit séminaire d'An-Ninh. En même temps nous avons expédié deux barques de mer demander secours, l'une au sud, à Hué, à Votre Grandeur, l'autre au nord, au P. Héry et aux Français du Quang-Binh. Sur cette dernière barque on a aussi envoyé les séminaristes rentrés dans la journée, pour conserver quelques futurs prêtres au petit troupeau qu'il plaisait à la Providence de sauver si nous devons succomber.

Les lettrés avaient aussi compris que le signal et le mot d'ordre " Mort aux chrétiens " donné par les deux Régents depuis deux ans, allait être exécuté. Dès le mardi 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, nous avons pu voir la lueur des incendies allumés par les lettrés dans les chrétientés plus éloignées et incapables de se défendre : Da-Mon, Cao-Xa, An-Lôc. En même temps nous arrivaient les fuyards de Dinh-Cât et la nouvelle de l'arrestation et du massacre d'un prêtre indigène en voyage. Les chrétiens se préparaient partout à la mort par de bonnes confessions. De très nombreuses communions marquèrent ce dernier jour de fête. Au petit séminaire, à la messe, communion générale; après quoi les saintes espèces furent consommées et on livra la chapelle et toutes les maisons aux chrétiens qui arrivaient en masse. Le Dieu de l'Eucharistie, en sûreté nulle part, laissait la place à ses membres persécutés, les martyrs de demain peut-être, mais sa Providence ne nous abandonnait pas.

\* \* \*

Le *mercredi* 9, les incendies se rapprochèrent; les chrétiens encore restés chez eux se hâtèrent d'en réunir aux postes fixés, sans avoir le temps de rien emporter. Les lettrés étaient partout; les avant-gardes de leurs bandes sortaient des bois pour tomber sur les malheureux néophytes retardataires.

Nous étions à peu près sans armes; au petit séminaire il y avait un fusil de chasse. Tous nos chrétiens se munirent de grands bambous aiguisés en pointe.

Le *jeudi* 10, au point du jour, flambaient toutes les églises et les maisons des villages chrétiens abandonnés la veille. L'ennemi, appuyé par les païens d'alentour, attaquait en même temps et de tous les côtés et Di-Loan et le petit séminaire.

Di-Loan, la chrétienté qui gardait les évêques au temps de la persécution, se montra digne de sa réputation; elle chargea les rebelles, la lance de bambou et la torche à la main; les brigands reculèrent aussitôt et le village de Tông-Luât qui les conduisait allait brûler, quand il jeta ses armes à

terre demandant la paix et jurant de garder la neutralité. Le P. Provicairc arrêta les torches, accordant la paix ainsi demandée et jurée.

Au petit séminaire la victoire devait être plus disputée. Le gros des ennemis déboucha dans la plaine du côté d'An-Do, se développant lentement pour nous cerner peu à peu. Au même instant, au port de Tung, à demi-heure du séminaire, arrivait la barque envoyée au nord pour chercher du secours chez le P. Héry. Le moment était critique. Par un chemin détourné nous envoyons cinquante hommes débarquer les armes. L'ennemi ne s'aperçut de rien, et nos armes rentraient déjà heureusement au collège, quand il achevait son mouvement. Nous recevions deux petits canons et quatre fusils à mèche qui furent immédiatement portés aux remparts et la bataille commença. L'ennemi, que nous croyions sans armes à feu, était abondamment pourvu de canons, de fusils de rempart à longue portée et de fusils ordinaires. A Câm-Lô, dans la montagne, où le régent Tuyêt, ministre de la guerre, s'était sauvé en juillet avec le roi, après avoir vu les Français déjouer son infâme guet-apens et s'emparer de Hué, des armes et des munitions avaient été portées depuis deux ans pour faire de ce point comme une seconde capitale et un refuge contre les Français. Le mandarin gouverneur avait livré ces armes aux rebelles. Nos chrétiens qui n'avaient jamais manié d'armes à feu brûlèrent d'abord beaucoup de poudre sans atteindre l'ennemi. L'armée des lettrés, au contraire, formée, en partie, des soldats mercenaires du régent Tuyêt, dirigeait mieux ses coups.

\* \* \*

Vers midi, l'ennemi envahissait le jardin extérieur, refoulant et tuant nos hommes; notre dernier moment semblait arrivé, quand Di-Loân vainqueur et prévenu de notre détresse accourut à notre secours. En même temps quelques-uns de nos braves se faisaient tuer pour défendre la porte qui conduit au jardin intérieur, notre dernière enceinte. On eut ainsi le temps de se barricader, de se reconnaître, de placer les canons et les fusils, et la victoire se déclara pour nous. L'ennemi revint à la charge plusieurs fois, mais sans succès.

A trois heures une grande pluie d'orage le força de se retirer à An-Do. Nous avions environ vingt morts et cinquante blessés. L'ennemi avait emporté ses morts selon son habitude.

Pendant la bataille et en se retirant, il incendia l'église paroissiale d'An-Ninh, beau temple neuf en pierres et couvert en tuiles, dont on pensait faire prochainement la dédicace. Il incendia également toutes les maisons des chrétiens.

Le soir, au petit séminaire, du haut du clocher on proclama la prière publique d'action de grâces : un *Pater* et un *Ave*, plus un *De profundis* pour les glorieux morts de la journée. Aussitôt tout le monde, missionnaires et prêtres indigènes au quartier-général, hommes valides aux remparts, femmes et enfants dans l'intérieur des maisons, se mettent à genoux pour remercier Dieu et la sainte Vierge qui nous avaient sauvés. Qui avait, en effet, ramené notre barque juste pour le matin de notre première bataille ? Qui l'avait fait entrer sans encombre dans un port ennemi ? Qui avait aveuglé l'armée des rebelles quand on transportait les armes au collège ? Qui avait donné le matin si prompte victoire à Di-Loân pour l'amener à notre secours au moment critique ? Ah ! nos chrétiens le disaient bien haut : " La sainte Vierge nous a sauvés. Les païens n'ont pas la bonne Mère." Pendant cette première bataille et pendant toutes celles qui suivirent, les autels de l'oratoire de Notre-Dame de Lourdes et de notre chapelle du Saint-Sacrement vide de son Dieu, mais remplie de femmes et d'enfants, étaient illuminés comme aux saluts des grandes fêtes. Tout le monde priait, récitait le rosaire, et les hommes allaient au feu avec leur chapelet passé au cou.

\* \* \*

Le lendemain, *vendredi 11 septembre*, toute la matinée fut employée à fortifier notre enceinte. A l'intérieur, derrière les haies de bambous, on fit un second rempart avec arbres, planches, madriers, et tout ce que l'on put trouver dans la maison, pour mettre nos combattants à l'abri des projectiles ennemis. A midi, l'armée des assaillants nous cernait de

nouveau plus nombreuse que la veille, poussait des hurlements féroces selon le rit de la guerre chinoise, et commençait le bombardement et l'incendie des haies. Environ cent charges de paille étaient successivement lancées tout enflammées sur nos remparts de bambous pour ouvrir la brèche. Mais nos hommes étaient là, derrière les haies, sans bouger, la pique de bambou à la main, prêts à transpercer l'audacieux qui monterait à l'assaut. Des fusées incendiaires lancées par l'ennemi jusque sur les maisons intérieures toutes couvertes en paille, nous forcèrent de les découvrir en partie et de garder le reste avec des nattes mouillées.

Pendant le feu fait brèche, le péril augmente, alors les femmes chrétiennes enflammées d'un beau courage, sortent des chapelles et des maisons intérieures ; les unes courent puiser de l'eau aux deux puits du collège, les autres volent porter cette eau aux remparts, et cela sous les balles et les boulets qui en peuvent tuer quelques-unes, mais n'en font pas reculer une seule. Les hommes jettent l'eau sur les haies enflammées et parviennent à éteindre le feu. L'ennemi tente l'assaut ; mais nos deux pierriers chargés à mitraille le forcent à reculer, ce qu'il fait en emportant ses morts.

A trois heures du soir, la victoire était complète, et nos ennemis rentraient dans leur quartier général situé à une heure d'ici. La prière d'action de grâces monta ce soir là pour la seconde fois du camp chrétien jusqu'au ciel.

Un pauvre petit enfant païen porté par sa mère qui suivait l'ennemi au pillage, fut abandonné presque mort et recueilli au collège. On le baptisa aussitôt, et le soir même, son âme régénérée allait rejoindre au ciel nos martyrs de la journée. *O altitudo divitiarum sapientiz Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus !...*

\* \* \*

Le samedi 12, siège simultané des deux camps chrétiens de Di-Loân et du collège, pour les empêcher de se secourir mutuellement. Les quatre cantons de l'arrondissement s'étaient joints à l'armée des mercenaires, et le dernier jour

semblait encore venu pour le petit troupeau de Notre Seigneur. L'attaque se porta surtout sur Di-Loan où les chrétiens étaient sans armes et sans enceinte retranchée. Le village de Tong-Luât parjure conduisait les bandits : l'incendie des maisons chrétiennes marquait partout la marche des lettrés.

L'ennemi repoussé d'un côté avançait de l'autre. Le moment était critique : soixante religieuses du couvent de Di-Loan, nombre de femmes et d'enfants étaient réunis dans l'église et allaient être massacrés. Il ne restait de salut que dans la retraite opérée sur le collège ; mais la retraite était coupée si l'ennemi s'en apercevait. Le P. Dangelzer, provicairé général, prit alors le seul parti qui pouvait encore sauver tout le monde. Sur son ordre, les hommes restent aux avant-postes, l'arme au bras, et le tambour de bataille bat la charge.

Pendant ce temps, religieuses, femmes et enfants viennent sans bruit se réfugier au collège par un chemin caché. Puis les hommes se replient successivement et prennent le même chemin. Quelles angoisses dans ce long défilé de plus de mille personnes ne pouvant aller que lentement, et une à une, presque sous les yeux de l'ennemi ! Mais la bonne mère gardait ses enfants et aveuglait les païens. Ici au collège, des larmes de joie coulèrent de bien des yeux, lorsque on vit le P. Dangelzer conduisant l'arrière-garde arriver sain et sauf. Quels cris de rage dut pousser l'ennemi, quand il vit sa proie lui échapper ! Bientôt les flammes qui brûlaient l'église, le couvent et toutes les maisons de Di-Loan nous donnèrent une idée de cette rage impuissante. Mais quelles pertes matérielles dans cette journée ! La grande et belle église de Di-Loan ; le couvent où étaient gardées les épargnes de 60 religieuses, épargnes faites au prix de tant de sacrifices depuis 25 ans pour la construction d'un monastère en briques ; registres de messe et de toute l'administration du district : procès des martyrs des anciennes persécutions précieusement conservés au provicariat pour être envoyés à Rome, tout est devenu la proie des flammes. Une perte bien sensible pour nous, prêtres, fut celle de la farine pour hosties et du vin de messe. Désormais nous ne pourrions

plus offrir le sang de la grande victime du Calvaire avec le sang de nos martyrs pour demander paix et miséricorde.

Aussitôt Di-Loân en cendres, les bandes ennemies entourèrent le collège d'un cercle de fer et de feu. Il était six heures du soir. Le bon Dieu qui mesure l'épreuve à la force envoya alors une grande pluie d'orage qui éteignit les torches incendiaires et força l'ennemi à se retirer.

\* \* \*

*Dimanche 13* (fête du Saint Nom de Marie).—L'ennemi semble nous oublier pour le pillage de Di-Loân. Au collège on s'organise, on se fortifie, nous sommes environ quatre mille chrétiens, trois missionnaires français, cinq prêtres indigènes, sept clercs du grand séminaire, soixante religieuses, huit cents hommes en état de porter les armes et le reste vieillards, blessés, femmes et enfants.

Naturellement, aux prêtres appartient de gouverner et de sauver cette petite république chrétienne. Les clercs très braves sont placés à la tête des détachements ; aux religieuses la préparation et la distribution des vivres ; les hommes sont postés aux remparts où s'élèvent bientôt quatre lignes de tentes en paille. Les femmes et les enfants restent dans l'intérieur des maisons. Nous avons des vivres pour six jours et en rationnant, pour vingt jours ; mais les munitions de guerre et surtout la poudre seront épuisées après un ou deux combats. A la garde de Dieu !

La nuit, désormais pendant tout le siège, des veilleurs sont en permanence sur la tour de l'église pour surveiller les mouvements de l'ennemi et frapper de cinq minutes en cinq minutes le tambour et le tam-tam auxquels doivent répondre tous les hommes de veille aux remparts.

*Lundi 14 septembre* (Exaltation de la Sainte Croix).—Jour de bataille. A midi, attaque furieuse de l'ennemi sur tous les côtés. Les boulets traversent le toit de l'église, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. En même temps tentatives d'incendies des haies avec des monceaux de paille, et des maisons avec des fusées. Mais les maisons sont protégées par des nattes, les haies par l'eau que les femmes, les reli-

gieuses en tête, s'empresment de porter aux remparts. C'est en vain que trois bandes ennemies de troupes fraîches se succèdent tour à tour jusqu'au soir, qu'un vent violent pousse la flamme sur nos haies, qu'un soleil de feu favorise l'embrasement des bambous. L'héroïsme des hommes et des femmes avec la grâce de Dieu parvient à nous sauver. L'ennemi se retire battu. Nous avons quatre ou cinq morts et une vingtaine d'hommes blessés plus ou moins grièvement. Notre provision de poudre était presque épuisée.

Le *mardi 15 septembre* et les jours suivants, tout en maintenant le gros de leurs troupes dans leur camp, nos ennemis envoyaient de nombreuses patrouilles pour nous empêcher de nous ravitailler. Ils faisaient leurs préparatifs pour une attaque décisive ; l'artillerie et les munitions leur arrivaient de Cam-Lô ; les villages païens apportaient paille et bois de chauffage ; deux camps se formaient dans la plaine autour du collège. Pendant ces jours un certain nombre de chrétiens, réfugiés d'abord chez des païens parents ou amis, furent expulsés et purent rentrer de nuit au collège. Les lettrés avaient proclamé que tout païen qui donnerait asile aux chrétiens serait brûlé vif dans sa maison avec toute sa famille. Les courriers que nous envoyons soit au nord chez le P. Héry, soit à Hué chez Monseigneur, trouvent tous les villages en armes et le passage leur est impossible. Plus d'espoir qu'en Dieu !

*Vendredi 18 septembre.*—Quatrième assaut.—L'ennemi, solidement établi autour du collège, nous bombarde toute la journée, nous tue quatre ou cinq hommes et en blesse une dizaine, mais sans réussir à pénétrer dans la place.

\*.\*.\*

*Samedi 19 septembre.*—Cinquième assaut, cinquième bataille. Nous ne pouvons plus tirer faute de poudre. Nos hommes se font tuer en détail ; la position est critique. On décide une sortie. Chaque chrétien reçoit une bande de toile blanche qu'il se passe autour du cou pour se reconnaître dans la mêlée. Une grande image de Notre-Dame des Victoires est suspendue sur le sommet de la tour, où la protection de Dieu a pu seule sauver nos veilleurs contre les

boulets qui criblent l'église. Puis, réunissant nos objets de piété, nous en faisons une distribution générale. Chaque soldat chrétien reçoit, qui un petit crucifix, qui une médaille de la Sainte-Vierge, qui une image du Sacré-Cœur. On leur communique le signal de la sortie : trois coups de tamtam.

Pendant ce temps l'ennemi continuè son œuvre, rasant toutes les haies extérieures et s'ouvrant un large chemin pour fondre en masse dans l'enclos quand le feu en aura consumé les haies. Nos fusilliers sans poudre ne tirent plus, nos canons sont rapportés au quartier général. Il est quatre heures du soir, et l'église catholique commence la célébration de la fête des Sept-Douleurs de la Sainte-Vierge. Dans l'office du dimanche on lit ces paroles : *O Adonai, Domine, qui dedisti salutem in manu feminae, exaudi preces servorum tuorum.* Dans nos chapelles et surtout devant l'autel de l'Immaculée Conception, tout le monde redit la même prière à la vraie Judith du peuple chrétien.

L'attaque de l'ennemi redouble de fureur de minute en minute ; ses hourras, mêlés au bruit du canon, nous disent assez qu'il se croit sûr de la victoire. Il faut sortir ou mourir. Un dernier conseil des Pères décide la sortie immédiate. Trois coups de tamtam donnent le signal ; deux poternes sont ouvertes ; nos huit cents hommes se précipitent en masse sur l'ennemi qui croit d'abord à l'arrivée de troupes alliées ; les piquets et les lances de nos soldats le tirent de son erreur. Débandade générale. L'ennemi terrifié se sauve dans toutes les directions, laissant canons, fusils, fusées, caisse de poudre et de munitions sur tous les chemins. Les chrétiens poursuivent et tuent partout. Mais il est tard et la nuit empêcha la victoire complète. On rappela nos braves qui, comme les Vendéens des anciens jours, rentrent au collège l'image du Sacré-Cœur ou la médaille de la Sainte-Vierge sur la poitrine, en rapportant les dépouilles de l'ennemi : un canon, un fusil de remparts qui nous faisait tant de mal, deux autres fusils, des boulets, balles, fusées, caisses de poudre mais à peu près vides, le bâton de commandement du général, tambour, coffre plein de vivres, etc., etc.

Ce soir là encore, la prière d'action de grâces, les litanies de la Sainte-Vierge récitées en commun témoignèrent à la

bonne Mère que nous lui devons la victoire. Nous avons eu une dizaine de morts ou de blessés pendant la journée, et aucun mort pendant la sortie.

Le lendemain, *Dimanche 20 septembre*, on compta encore septante cadavres sur le champ de bataille, outre ceux que l'ennemi avait emportés durant la nuit. Dans une lettre adressée aux mandarins supérieurs à Cam-Lô, après cette bataille, lettre que nous pûmes saisir, l'ennemi accusait une perte de quatre-vingt-cinq hommes.

Le *lundi 24*, nous essayâmes d'envoyer des courriers, mais sans succès. Il fallait pourtant faire savoir aux Français que nous vivions encore. Nos provisions s'épuisaient rapidement et l'ennemi, quoique plus éloigné, préparait sa revanche. Toutes les barques chrétiennes avaient été saisies ou coulées par le village du port, Tung-Luât.

*Mardi 22*.—Une troupe d'élite de 200 hommes descend au port pour s'emparer d'une barque de mer. Le village tire sur nous, tue un homme et s'enfuit dans ses barques de l'autre côté du fleuve.

*Mercredi 23*.—La sentinelle sur la tour annonce de nouveau l'arrivée des rebelles. La bataille et l'incendie des haies commencent vers midi. Comme les autres jours, hommes et femmes font héroïquement leur devoir. Vers quatre heures, après avoir tiré contre l'ennemi toutes les munitions que nous lui avons prises dans la dernière bataille, on donne de nouveau le signal de la sortie; l'ennemi épouvanté se sauve plus vite encore que la première fois, en laissant trente cadavres sur le terrain, trois canons, un fusil de remparts, six fusils ordinaires, boulets, poudre et armes en assez grande quantité, sept tambours, sept palanquins, un cheval, nombre de drapeaux, fusées incendiaires, cachets de mandarin et montagne de paille, etc. C'était notre sixième bataille et notre sixième victoire. Ce soir là encore, l'église commençait la célébration de la fête de Notre-Dame de la Merci. La bonne Mère nous associait ainsi à toutes ses fêtes.

Dans la nuit, nous envoyâmes une troupe d'élite chercher une barque de mer pour la faire parvenir armée au P. Héry. Réussite complète. Une barque chrétienne, réfugiée à Hué

dès le début de la guerre et qui revenait aux nouvelles, reconnaît nos chrétiens, s'approche de la côte ; cinq de nos marins avec armes et vivres la montent aussitôt et un vent favorable la pousse vers le nord. Le corps expéditionnaire rentre au collège.

\* \* \*

*Jeudi 24* (Notre-Dame-de-la-Merci).—On dit que l'ennemi a renvoyé chercher des renforts, de nouveaux canons et même des éléphants. Des murs de terre mettent nos bastions à l'abri des boulets, des faucilles liées à de longs bambous chasseront les éléphants que l'ennemi fera aller en avant sur la brèche, des fusées sont prêtes pour incendier la paille avant qu'elle ne soit portée jusqu'à nos haies. On dit même que l'ennemi demande des filets à tigre à Thung-Ba, grand village chasseur de tigres. On le voit, c'est la guerre à mort. Mais les chrétiens sont armés, aguerris, et Dieu est avec eux.

*Vendredi 25*.—Quelques chrétiens, une trentaine, trop impatients de revoir les débris de leurs églises et maisons brûlées, sont surpris et massacrés à An-Do par les lettrés. Nous envoyons chercher les morts ; les brigands les avaient tous décapités.

*Samedi 26*.—Retour de la barque de mer montée par le Père Héry lui-même. Ce brave Père au dévouement héroïque, en recevant de nos nouvelles, avait couru de suite chez les Français à la citadelle de Dong-Hoi, et après avoir obtenu tout ce que ces Messieurs pouvaient nous donner, il était descendu en barque, voulant nous amener lui-même les armes qui nous étaient destinées. Sa présence apporta une grande joie au collège.

*Dimanche 27*.—Le P. Héry, après avoir tout vu, tout entendu par lui-même, repart la nuit pour nous obtenir des Français un secours décisif. Depuis, nous avons appris qu'une forte tempête l'avait rejeté par deux fois à la côte, et finalement porté à moitié mort à Thuân-An. De là, il était monté à Hué et avait réussi dans sa mission auprès du général.

*Lundi 28*.—Septième bataille commencée dès six heures du matin. L'ennemi nous avait investis pendant la nuit et

dressé une embuscade en cas de sortie de notre part. Des pièges placés autour de nos poternes devaient percer les pieds de nos soldats. Deux bandes cachées devaient aussitôt forcer nos remparts dégarnis. Mais la sentinelle de la tour nous avertit de l'embuscade. Ordre est donné de se défendre à son poste sans sortir. Notre artillerie, munie de poudre et de munitions par le P. Héry et avantageusement placée dans les bastions, tue beaucoup de monde à l'ennemi qui cependant avance toujours. A midi, il apporte ses monceaux de paille près de nos haies. Encore quelques mètres, et nos remparts de bambous allaient brûler. Mais alors nos tireurs déchargent les fusées incendiaires sur la paille qui prend feu. Nous sommes sauvés. Nos fusilliers tirent à bout portant sur les incendiaires qui se sauvent, et tous les détachements des rebelles, pris de panique, s'enfuient en poussant des cris de rage. Le soir les litanies de la Sainte-Vierge rendaient grâces à Marie pour notre septième victoire.

\* \* \*

*Mardi 29* (Saint-Michel) et les jours suivants.—La famine commençant à se faire sentir, nos hommes sortent pour chercher des vivres, mais ne peuvent trouver que quelques pommes de terre. Du reste, les patrouilles des brigands rôdent partout et massacrent les chrétiens isolés.

*Vendredi 2 octobre* (Saints Anges Gardiens).—Le veilleur de la tour signale une compagnie de soldats extraordinaires qui marchent sur le quartier-général de l'ennemi à Tan-Sai. Bientôt on entend la fusillade et l'on voit la flamme s'élever au-dessus du camp ennemi. Tous les cœurs palpitent d'espoir. Les loups ne se dévorent pas entre eux. Sont-ce les Français ? A midi, plus de doute. Nous reconnaissons nos compatriotes, nos vaillants protecteurs, nos libérateurs, nos sauveurs. Toutes les portes du collège s'ouvrent pour recevoir le capitaine Dallier, ses officiers et la colonne expéditionnaire de chasseurs à pied et de tirailleurs tonkinois. Le P. Mathey, échappé comme par miracle lors des massacres des chrétiens du Dinh-Cât, guide la compagnie.

Décrire la joie de nos chrétiens est impossible. Chacun veut s'approcher, voir, entendre.

Le lendemain 3 octobre et le dimanche 4, fête du saint Rosaire, les Français vont à la poursuite de l'ennemi qui fuit partout. Tous les villages des alentours, coalisés contre le collège, sont réduits en cendres. Le capitaine Dallier nous ravitaille pour deux mois avec le riz entassé chez le grand chef des rebelles pour nourrir l'armée ennemie. Demain les Français rentrent à la ville de Quàng-Tri ; ils sont en petit nombre, et ils ont toute la province à pacifier. Merci à ces vaillants compatriotes, au capitaine Dallier, aux lieutenants Duboc et Pichon et à toute la compagnie.

\* \* \*

Ici finit l'histoire du siège du petit séminaire d'An-Ninh, et commence celle des calamités sans nombre, filles de la guerre, la misère, la famine, le choléra.

Pendant ce long mois de siège, l'ennemi a livré sept assauts, sept batailles, et s'est toujours retiré battu. Dans chaque combat, son artillerie a tiré plus de deux cents coups de canon, soit en boulets, soit en mitraille, en tout environ quinze cents coups sans pouvoir emporter la place. Il y a deux ans, les Français en avaient tiré neuf cents pour prendre le port de Hué. Les pertes dans les batailles peuvent s'évaluer à deux ou trois cents morts et le double de blessés. Le seul village de Liem-Cong accuse trente morts et cent blessés. Et après nos deux sorties seulement, sans compter leurs morts dans les cinq autres rencontres, nous avons trouvé cent cadavres ennemis. Il a laissé entre nos mains six canons, trente fusils, dix tambours, drapeaux, poudre, balles, boulets, fusées incendiaires, etc., etc.

Le nombre des chrétiens morts dans le seul district de Di-Loân, s'élève de douze à quinze cents, dont deux à trois cents dans les batailles au collège, et douze cents massacrés par les païens dans les chrétientés avec la dernière barbarie, sans distinction d'âge, de sexe, ni de parenté.

Les uns ont été brûlés vifs dans leurs maisons, dans les églises et dans les cimetières ; d'autres, en très grand nombre, pris en se cachant dans les buissons, ont été percés de lance, de pique, déchiquetés ou comme coupés en mor.

ceux. Plusieurs, se sauvant sur la côte, ont été jetés à la mer une pierre au cou. Beaucoup, saisis près des fleuves et des arroyos et attachés tout vivants à des bananiers pieds et mains liés, pour les empêcher de couler à fond de suite, ont été précipités dans le fleuve, et ont vu leur agonie se prolonger ainsi des jours entiers. Quand les Français sont venus nous délivrer, nos chrétiens ont vu le fleuve ainsi garni de ces cadavres flottants, descendant peu à peu vers la mer.

Un pauvre boîteux a eu les deux oreilles et le nez coupés, le crâne transpercé à quelques minutes du collège, où il est venu rendre le dernier soupir. Nous avons vu de nos yeux nombre de blessés que l'ennemi croyait morts et qui ont pu se traîner de nuit jusqu'au collège ! des femmes avec leurs enfants encore à la mamelle, la tête, le corps labourés de blessures, de plaies, de brûlures en putréfaction. Grand nombre ont été enterrés tout vivants ; d'autres jetés dans les puits. Glorieux morts, dont les cicatrices brilleront au ciel parmi les phalanges des martyrs !

Mais comment expliquer cette rage de tout un peuple se ruant ainsi à l'improviste sur quelques milliers de chrétiens avec qui, hier encore, il vivait en frères !... Nous adorons la main du Père qui est dans les cieux, qui ne frappe que pour convertir et ne blesse que pour guérir. Mais dans quel abîme de dégradation sont tombées toutes ces sociétés païennes ! Qui osera jamais comparer cette civilisation de confusions à la civilisation apportée au monde par Jésus-Christ !

Nous ne maudissons pas ces pauvres païens que l'enfer a déchainés : nous prions pour leur conversion à l'exemple du divin Maître. Ah ! puisse bientôt se vérifier la parole de Tertullien pour ce grand royaume anamite : *Sanguis martyrum semen christianorum !*

Les trois ou quatre mille chrétiens réfugiés au collège sont décimés par le choléra. Il ne leur reste plus rien, pas une paille pour abriter leur tête, pas un grain de riz pour nourriture. Nous prions Votre Grandeur d'implorer pour eux la charité chrétienne de nos frères de France. Pitié pour tant de veuves et d'orphelins, pour tant de blessés et d'infirmes. Pitié pour le district de Di-Loân. Nous vous

prions aussi de recommander à la charité des fidèles d'Europe le petit séminaire d'An-Ninh où ces milliers de chrétiens ont trouvé le salut. Hier encore nos élèves s'y livraient à l'étude et à la prière dans le calme et la joie, et aujourd'hui que la guerre a passé par là, on voit partout l'empreinte de la misère et de la ruine.

De nos maisons il ne reste que les colonnes et les toits. Planchers, cloisons, tables et bancs de l'étude, du réfectoire, de la chapelle, lits de dortoir, tout a été porté aux remparts pour arrêter les boulets et les balles. La provision de riz pour l'année a tout entière été distribuée aux chrétiens pendant le siège. La chapelle du Sacré-Cœur presque achevée, et dont la tour élevée nous a permis de déjouer souvent les projets de nos ennemis, a été criblée par les boulets et ses matériaux sont dispersés partout pour les besoins de la défense. Un souvenir, une aumône pour le petit séminaire d'An-Ninh !

---

## COCHINCHINE.

---

LETTRE DE MGR CASPAR, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE.

Hué, ce 6 novembre 1885.

Je vous transcris le journal que m'adresse le Père Héry. Les détails qu'il renferme vous feront comprendre quelle est l'étendue et l'intensité de nos malheurs.

MONSEIGNEUR,

8 septembre.—Le P. Thoi de Bangoat arrive chez moi. Il est atterré, sans voix, mourant de chagrin : ses paroisses sont anéanties, les églises et les maisons des chrétiens, il les a laissées en feu. Arrivé aux dunes de Mehuong, il apercevait encore les lueurs de l'incendie qui dévorait son district. Il est accompagné d'une trentaine de chrétiens échappés au

massacre. Ces pauvres gens sont dans un état lamentable, et l'effarement produit sur eux les effets d'une attaque d'épilepsie. Plusieurs tombent devant moi. Je les interroge, mais leur trouble est si grand que je ne puis leur faire émettre trois mots de suite. Je devine cependant que nos malheurs sont immenses. La province du Quang-tri est à feu et à sang, le district du P. Dangelzer n'est plus qu'une ruine. Ce sont les lettrés qui se sont jetés sur les chrétiens sans défense comme sans crime. Si ce n'était la fête de la sainte Vierge, nous perdriions courage, car quel désastre ! quel coup de foudre !

A quatre heures du soir, une barque inconnue vient jeter l'ancre à Sao-Bun. Ce sont des réfugiés du Quang-Tri et quinze élèves du petit séminaire échappés à la mort, que le P. Gérard me confie. Deux mots de ce Père m'apprennent que des bandes armées sont en vue de l'établissement qu'elles se disposent d'envahir. L'incendie s'étend tout autour et les chrétiens sont égorgés à très peu de distance. C'est donc la ruine totale de nos belles paroisses de la Terre-Rouge !... Que vont devenir nos confrères ? Ah ! que ne sont-ils venus chercher chez moi leur salut et celui de leurs chrétiens !

9 septembre.—Ma maison regorge de monde, l'église elle-même est comble. On voit accourir de tous côtés les chrétiens affolés. Les uns arrivent à pied, les autres en barque, pleurant à haute voix par les chemins, sans considérer le danger auquel ils s'exposent en se faisant ainsi reconnaître. Les païens triomphants ricanent en les voyant passer. Je vais distribuer le riz de ma provision, car tout le monde est arrivé les mains vides. Quand le riz est servi, les enfants seuls peuvent en manger ; les parents, opprésés par la douleur, les regardent et versent des larmes. Lorsque la nuit arrive et que ces pauvres gens tombés de lassitude croient trouver un sommeil réparateur, des cauchemars leur font pousser des cris. Ils se voient exposés aux plus terribles dangers et, quand on les réveille pour les tirer de leur douloureuse illusion, ils paraissent effarés comme s'ils se trouvaient en face des ennemis, tant leur imagination demeure frappée des massacres récents auxquels ils ont échappé. Je n'ai point

de nattes à leur distribuer, et la terre nue leur sert de couchette : la rosée vient chaque matin les transir et les exposer à gagner de très graves maladies.

10 *septembre*.—Je viens de recevoir des nattes et du riz de la bienveillance de MM. les officiers français au Quang-hing. Jamais secours ne m'avait été aussi nécessaire, car j'ai beaucoup de monde à nourrir ; pour cela, une provision de moins de quarante mesures de riz, et pas d'argent pour en acheter. C'était assez de motifs pour faire naître des préoccupations aussi vives que fondées.

11 *septembre*. — Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. Les incendies du Bai-Troi et de la Terre-Rouge ont terrifié tout le monde. Les chrétientés du sud de ma province descendent chez moi. Les prêtres indigènes, qui avaient tenu bon jusqu'ici, sont obligés de se replier vers Sao-Bun, faute de chrétiens qui veulent séjourner avec eux aux différents postes qu'ils occupaient. C'est la fuite, c'est le désordre, personne n'écoutant plus la voix autorisée de ses supérieurs. La peur a gagné tous les esprits, et nous sommes débordés. Je pars à neuf heures du soir pour Mehuong où cinquante religieuses, retenues par obéissance afin de donner, par leur exemple, du cœur aux chrétiens, doivent être en proie aux plus mortelles angoisses, car une bande de lettrés égorgeurs, ayant à sa tête des soldats du régent Thuyêt, s'avance vers le nord. C'est donc la mort à bref délai.

12 *septembre*.—Je n'ai trouvé personne au couvent. Les religieuses, affolées, s'étaient enfuies et cachées dans les dunes avec l'intention de gagner Sao-Bun à la faveur des ténèbres. Les maisons des chrétiens de Mehuong sont vides pour la plupart. Les voleurs des villages limitrophes ont champ libre. Nous embarquons au plus vite quelques religieuses malades, plusieurs femmes et enfants pour lesquels le chemin de la dune eût été impossible. Rien de triste comme ce sauvetage à la lueur de l'incendie du Bai-Troi.

13 *septembre*.—De retour je fais évacuer mon église, et assigne des barques comme logement à ceux qui la remplissaient, afin d'avoir un local spécial pour les religieuses et l'espace suffisant pour dire la sainte messe. La prière per-

pétuelle déjà organisée trouve dans les Sœurs un excellent renfort. Le confessionnal est envahi par ceux qui désirent se purifier, et le banc de communion par ceux qui se sentent un immense besoin de se nourrir du pain des forts, qui est aussi le pain de la suprême consolation.

L'îlot de Sao-Bun est transformé en forteresse. Partout des palissades se dressent assez solides pour nous permettre d'attendre, en cas d'attaque, le secours des Français dont nous sommes distants d'un quart d'heure de marche. Une barque est en permanence au pont, prête à se diriger vers la citadelle pour appeler au secours.

14 septembre.—Les renseignements que j'ai recueillis sont tellement graves que M. le commandant des troupes françaises ordonne le départ d'une forte colonne pour le sud. Mais, les Français à peine partis, les mandarins envoient des courriers à cheval prévenir les lettrés égorgeurs du départ des troupes. Voilà une nouvelle preuve de leur lâche complicité.

24 septembre. — Je reçois du R. P. Girard, supérieur du petit séminaire d'An-ninh, un suprême appel au secours. Toutes les ressources sont épuisées, et les bandes armées multiplient leurs attaques. C'est encore une fête de la sainte Vierge, signe que nous ne devons pas périr. Je suis bien anxieux, seul ici ; mes chrétiens me conjurent de ne pas les abandonner dans un moment si périlleux, et, d'autre part, de mon apparition au collège peut dépendre la vie des confrères et des chrétiens de la Terre-Rouge. Après un bon *souvenez-vous* à Notre-Dame de Bon Secours, je confie mes paroisses au prêtres indigènes, donne mes instructions pour toute éventualité, et me jette en barque à onze heures du soir.

25-26 septembre.—La mer était calme, le vent me portait où je désirais aborder. Pendant que je priais et préparais mon arrivée au collège assiégé, ma barque, montée par cinq braves, toucha terre vers une heure du matin. Quelques heures plus tôt, le collège soutenant un assaut, il m'eût été impossible d'aborder ou au moins d'y pénétrer, car il est distant d'un quart de lieue du rivage. Mais la sainte Vierge avait fait cesser le vent, et la brise favorable que je dus attendre en pleine mer fut mon salut.

Arrivé à une heure du matin, un homme courageux monte à terre, et, se glissant à travers les broussailles et le long des haïes, se fit reconnaître par les veilleurs et introduire auprès des confrères auxquels il annonça mon arrivée. Deux cents hommes furent envoyés pour me chercher et me conduire sain et sauf au collège. Nous rencontrâmes chemin faisant une bande de lettrés, mais elle prit heureusement la fuite.

Impossible de vous décrire ce que j'ai vu à mon entrée dans l'enclos transformé en forteresse. Près de quatre mille personnes entassées partout, hélas ! sans nourriture, sans vêtements, sans abri, couchées dans la cour, sous les arbres, sur les chemins. Leurs figures étaient d'une maigreur effrayante. Quelle douleur poignante de voir tant de tribulations accumulées sur ces pauvres chrétiens ! J'ai revu, vous devinez avec quel bonheur, le vénéré Père Dangelzer et les deux Pères du collège. Les larmes coulaient de part et d'autre. Mon séjour fut court. Je promis du secours et demandai à repartir.

A onze heures du soir j'essaie de m'embarquer, mais le mauvais temps survient, l'orage éclate, la mer est démontée. A la volonté de Dieu ! j'accepte volontiers de faire le sacrifice de ma vie. Après le spectacle navrant de toute la journée, il me semble vraiment que je n'ai plus le goût de vivre et que la perspective de mourir ici à bref délai me sourit assez. Mes rameurs cherchent à regagner la côte, mais la mer renouvelle ses fureurs avec une violence extrême. Deux lames m'effleurent le bras gauche, nous côtoyons des écueils et les ténèbres de la nuit sont si épaisses que nous avons peine à reconnaître notre route. Grâce à Dieu, nous sortons encore sains et sains de ce mauvais pas.

27 septembre. — Nous étions rentrés au collège où nous passâmes encore une journée. Aujourd'hui une forte bande de rebelles débouche au nord du collège, une seconde de 500 hommes travaille à la construction d'un fort à Ando et nous tire plusieurs coups de fusils de rampart. C'est le présage d'une grande lutte. A milieu de la nuit je m'embarque à la garde de mon bon ange. Il n'y a pas une minute à perdre pour aller chercher du secours. Jamais je n'ai été envahi

par la tristesse autant qu'à ce moment. Il me semble que moi-même je vais à la mort, quand je cherche à sauver la vie à ceux que je viens de quitter, et encore arriverai-je à temps ?

28 septembre.—Nous étions à la hauteur de Phu Tiet, quelques heures après mon départ. Donc, encore trois heures et nous rentrions à Sao-Bun, lorsque la bourrasque éclate sur nous. La barque tournait sur elle-même, nous sommes inondés ; le mât, la voile sont emportés, le pilote ne tient plus le gouvernail. C'est quelque chose de terrible qu'une telle situation au milieu des flots courroucés. Pas de langage humain pour l'exprimer, ni de pinceau pour le représenter. J'ai tenté trois fois d'aborder, trois fois je me suis vu emporté par une vague énorme. J'ai dû reprendre la pleine mer. C'était la bonne Providence qui ne permettait pas que je touche terre, car les villages témoins de ma détresse étaient sur le rivage avec leurs lances, prêts à me percer avant que j'aie pu mettre pied à terre. Puis, n'aviez-vous pas besoin, Monseigneur, d'un messenger qui pût vous dire ce qu'il en était des Pères du collège, et des pauvres chrétiens de la Terre-Rouge. Je fus donc jeté par la mer sagement furieuse, jusqu'au port de Thuan-an, d'où je me suis empressé de monter à Hué. Que je suis heureux d'avoir été ce messenger ! J'ai eu le bonheur de vous voir, Monseigneur, peut être pour la dernière fois, et celui de procurer du secours aux Pères du collège.

Le Père Héry est retourné à son poste (Dong-hoi), où il a retrouvé ses chrétiens jouissant d'une paix relative. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il me dit : " que les chefs des lettrés poussent au massacre. Le peuple hésite et demande les renforts du Quang-tri qui lui sont promis, mais, qui, grâce à Dieu, n'arrivent pas."

Voilà les terreurs que nous subissons pour le moment et les dangers qui nous menacent d'une manière si instante. Et les malheurs de la persécution se sont doublés de l'épidémie. Le choléra vient de faire plus d'un millier de victimes parmi nos chrétiens dans l'espace d'un mois. A An-ninh où se trouvaient réunies près de quatre mille personnes, plus de quatre cents morts en vingt jours.

Priez pour nous, et que l'entière résignation à la sainte volonté de Dieu nous aide à supporter le poids de nos tribulations jusqu'au moment où il plaira à cette sainte volonté de nous en délivrer.

---

ANNAM

---

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. A. TESSIER, MISSIONNAIRE AU TONG-KING MÉRIDIONAL, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

15 novembre 1885.

.... Je vous disais dans ma lettre du 12, que les PP. Pédémon, Gallon, Arsac et Magat étaient depuis plusieurs jours assiégés par les rebelles dans Nghe-yen et Tho-ky. Le 13, les PP. Pédémon et Gallon m'écrivaient quelques lignes qu'une barque, malgré les plus grands dangers, m'apportait ici, le 14, au matin. Nos chers confrères disaient que la position était intenable ; les rebelles, au nombre de cinq ou six milles, peut-être dix mille, les entouraient de tous côtés ; s'ils n'étaient promptement secourus, c'était peut-être, ajoutaient-ils, la dernière fois qu'ils pourraient donner de leurs nouvelles ; succomber sous les efforts de tant d'ennemis n'était plus qu'une affaire de temps.

Depuis plusieurs jours, j'entendais continuellement le canon et la fusillade dirigés contre nos confrères. J'étais par conséquent bien anxieux. Je savais que les rebelles avaient des moyens d'attaque supérieurs aux moyens de défense des assiégés. Je savais que ces misérables avaient juré de détruire Tho-ky et Nghe-yen et de massacrer tous les chrétiens qui leur tomberaient sous la main. Aussi comme je fus soulagé, comme je fus heureux, lorsque le 15 à six heures du matin, je vis la colonne française partir au secours de nos confrères ! Les mandarins ont fait leur possible pour entraver et retarder, sinon empêcher cette expédition ; mais, grâce à Dieu, ils n'ont pas réussi.

La colonne expéditionnaire a dû arriver à temps, je n'en

doute pas, quoique je n'aie reçu aucune lettre et que les officiers n'aient encore envoyé aucun courrier au commandant supérieur résidant dans la citadelle de Nghe-An. Ce retard tient uniquement, je crois, à ce que personne n'ose franchir la distance qui sépare Tho-Ky de la ville de Nghe-An. La voie fluviale n'est pas sûre, parce que les rebelles occupent toujours des postes sur les bords du fleuve ; quant à la voie de terre, il ne faut pas y penser ; il faudrait traverser tout un pays complètement hostile. Malgré cela, j'espère recevoir prochainement une lettre de nos confrères ; ils savent en effet, combien nous désirons apprendre qu'ils sont en sûreté.

Demain matin une colonne de 75 hommes commandés par un lieutenant, doit partir d'ici pour remonter le Ngan-Ca, elle ira jusqu'aux environs de Thamh-Xuyen. Également demain matin, une autre colonne descendra aussi par jonques, du côté de Cua-Hoi et opérera surtout sur la rive droite, dans le district de Nghi-Xuan, qui compte aussi bon nombre de rebelles. J'espère que l'énergie qu'on déploie en ce moment fera virer de bord beaucoup de malheureux qui suivent nos ennemis parce qu'ils y sont forcés par les chefs. Malheureusement les mandarins annamites, au moins jusqu'ici, ne secondent guère les Français pour la pacification du pays.

Bien des villages chrétiens auront été ruinés, brûlés ; un assez grand nombre de nos néophytes auront été massacrés ; mais nos malheurs, je l'espère, seront moindres encore que ceux qui viennent de frapper la pauvre mission de Cochinchine orientale, si les bruits qui courent ici sont vrais. Cependant, cette terrible guerre sera infailliblement cause d'une grande famine.

Que de villages deviennent la proie des flammes ! Les récoltes assez belles ne seront point moissonnées, ou ne le seront qu'en partie, ou encore seront détruites par le feu ou pillées par les brigands. C'est donc un avenir bien noir que nous avons devant nous. Espérons que la charité des fidèles de France viendra à notre secours. Oh ! la guerre, quel fléau ! Sans parler de la perte de bien des âmes, que de misères pour un grand nombre de pauvres gens ! Prions Dieu de nous redonner la paix !...

COCHINCHINE ORIENTALE

*Derniers détails sur le martyre de M. Châtelet  
missionnaire en Cochinchine orientale.*

EXTRAIT DE LETTRES DE M. CHAMBOST, MISSIONNAIRE.

Après les Pères Béchet, Rival et Manissol tous du diocèse de Lyon, martyrisés au Tong-King il y a deux ans, Dieu a voulu se choisir un nouveau martyr lyonnais, le P. François Châtelet, de Saint-Didier-sur-Beaujeu, ancien élève de l'école cléricale de Saint-Augustin à Lyon, puis du petit séminaire de l'Argentière. Parti en mission vers la fin de 1880, il eut quelque peine à s'acclimater et à apprendre la langue annamite, langue chantante dont il est difficile de saisir les tons nuancés. Mais son énergie triompha de tous les obstacles. Après avoir exercé le saint ministère, sous la direction de confrères plus anciens, dans plusieurs grandes chrétientés le P. Châtelet avait été placé, il y a plus d'un an, à la tête d'un immense district, composé d'une dizaine de petites paroisses éloignées les unes des autres et renfermant environ deux mille catholiques : c'était sur un plateau élevé, à une grande journée de marche de la mer, dans la province du Phu-Yen, à peu près à égale distance de Saïgon et de Touranne. C'est là qu'il se trouvait en juillet et août, lorsque éclata la catastrophe qui devait presque anéantir la mission de Cochinchine orientale. Les rebelles interceptèrent toutes les communications et on resta sans nouvelles du P. Châtelet. Ce ne fut que vers le commencement d'octobre que son évêque, Mgr Van Camelbeke, ayant appris que les chrétiens du Phu-Yen tenaient tête à l'ennemi, envoya à leur secours sous la conduite du P. Auger une petite colonne expéditionnaire de deux cent cinquante hommes.

On sut alors que le P. Châtelet avait été martyrisé, dès le 26 août, dans les circonstances suivantes. Voyant ses chrétiens cernés de tous côtés par les païens qui brûlaient toutes

les haies de l'enclos de l'Église, le Père pensa que tout était fini. Il engagea donc ses fidèles à se préparer à mourir et à rentrer dans l'église : ce qu'ils firent. Lui, fidèle au devoir jusqu'au bout, se mit tranquillement à confesser, dans son petit presbytère, à côté. Alors, quelques ennemis pénétrèrent dans la cour, et interpellant le Père, lui crièrent de venir pour qu'on lui coupât la tête. Le P. Châtelet, qui était sous la véranda de sa maison, leur répondit : " Venez la prendre si vous voulez ". Il portait la soutane, ce qu'il faisait depuis que la situation était désespérée, de crainte de mourir sans en être revêtu. Il voulait porter la soutane pour offrir le sacrifice de sa propre vie, comme il la portait chaque matin à l'autel pour offrir le sacrifice du corps et du sang de son Maître. Un païen monta alors par derrière et le perça de sa lance. Le Père tomba aussitôt et reçut encore deux coups de sabre, l'un près de l'oreille, l'autre à la nuque. Son maître tonsuré, nommé Cày, qui était à ses côtés, fut frappé de la même manière, mais plus légèrement. Il fit le mort et put tout voir et tout entendre.

A ce moment, un païen s'élança la lance en avant dans l'église toute pleine de chrétiens. Mais ceux-ci, sur l'instigation d'un dignitaire, et profitant aussitôt de la grâce du sacrifice de leur missionnaire, sortirent et chassèrent les rebelles.

Ce fut le commencement de leurs victoires. Ils battirent les païens dans neuf combats successifs ; mais, entourés par plus de 7,000 hommes armés, ils allaient succomber lorsqu'arriva le P. Auger avec sa petite expédition. Celui-ci, aussi habile capitaine que vaillant missionnaire, les débloqua et les ramena sains et saufs, au poste français de Qui-Nhon, au nombre de mille environ. Là, maintenant, hélas ! le choléra les décime, et d'autant plus qu'ils sont harassés de fatigue et n'ont qu'une nourriture insuffisante.

---

## SAUVÉTAGE DE 900 CHRÉTIENS

*De la province de Phu-Yen (Cochinchine orientale).*

---

Vers la fin de septembre et le commencement d'octobre, Mgr de Hiérocésarée avait reçu, à plusieurs reprises, la nouvelle qu'un grand nombre de chrétiens, et peut-être même un missionnaire, étaient encore vivants, après tous les massacres du mois d'août, sur le plateau de Tra-Ké, dans la province de Phu-Yen, à environ quarante kilomètres à l'ouest du port de Ma-Liên. On disait encore que de fréquents assauts leur étaient donnés par les mandarins et leurs troupes ; mais que néanmoins ils résistaient toujours.

A moins d'être promptement secourus, ils devaient inévitablement succomber. Mgr Van Camelbeke résolut de les secourir au plus vite. Une centaine de nos chrétiens du Binh-Dinh furent exercés au maniement des quarante fusils que nous possédions, armes disparates, dont dix à peine se chargeant par la culasse ; on y adjoignit, pour la montre, trente fusils à tabatière, prêtés jadis, pour la défense du collège, par M. le résident de France, et pour lesquels nous n'avions pas de cartouches : c'était, avec trente lances, tout notre armement. En outre, cent cinquante hommes portaient les vivres et les munitions : ils devaient au retour se charger du transport des petits enfants, des infirmes, des blessés, des vieillards, etc... qu'à bon droit nous supposions devoir être assez nombreux à Tra-Ké.

Après quatre ou cinq jours d'exercices forcés, nos soldats n'avaient pas encore l'air fort martial ; cependant, quand Monseigneur vint leur annoncer, le jeudi 1er octobre, que, le 3, M. le capitaine de frégate Le Gorrec, commandant l'avisos le *Chasseur*, qui déjà avait sauvé mille chrétiens de la province de Tu-Ngâi, les prendrait à son bord pour les porter au Phu-Yen, chacun de nos guerriers improvisés fit ses préparatifs avec joie, et à midi, notre embarquement était terminé. Quelques instants auparavant, ayant reçu l'assurance, que, pendant notre absence, on prierait spécialement pour nous, chargés de tous les bons souhaits de mes compa-

triotés de Qui-Nhon, nous partions pleins de confiance. Au reste, si quelque appréhension nous fût restée encore au sujet de l'issue de l'entreprise, l'aimable accueil que nous trouvâmes à bord du *Chasseur* l'aurait bien vite fait disparaître.

\* \* \*

Le même jour, à quatre heures du soir, nous entrions dans la baie de Vimg-Lâm, et le lendemain, à trois heures et demie du matin, commençait le débarquement de nos troupes (285 hommes) dans une petite anse, près du col "Dêu-Gâng", que traverse la route mandarine. Grâce au canot à vapeur et aux embarcations du bord, que M. le commandant avait gracieusement mis à notre disposition, le débarquement était achevé à sept heures.

Après avoir exprimé à M. le Gorrec et à ses officiers mes sentiments de reconnaissance, je prenais la tête de la colonne, le prêtre annamite Hué fermait la marche; l'ensemble était sous la surveillance d'un diacre et de huit catéchistes.

\* \* \*

Le problème à résoudre était d'arriver, en cette même journée, à Tra-Ké, lieu distant du point où nous avons débarqué d'environ 50 à 60 kilomètres; c'était là que nous supposions résister encore le Père Châtelet et ses chrétiens, mais ce qui, à la rigueur, eût été possible à un bon marcheur, allant sans fardeau, devenait impossible à une bande de près de trois cents hommes, s'avancant à la file indienne, par des sentiers difficiles et trop chargés pour une marche aussi rapide. Il se produisait inévitablement des lacunes dans le rang, et force était de s'arrêter pour attendre les trainards. Deux pavillons aux couleurs de la France, l'un en tête, l'autre en queue de notre colonne, et facilement visibles de l'une et l'autre extrémités, servaient à régulariser la marche.

Malgré tous ces petits obstacles, notre marche fut assez rapide pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de s'opposer à notre passage. A midi, le fleuve qui descend des montagnes

de l'ouest, vers la citadelle de Phù-Yên, était passé à gué. Un col très élevé dans lequel nous avions cheminé presque toute la matinée, nous avait jusque là cachés aux yeux de l'ennemi ; dès lors nous devions marcher à découvert ; mais nous étions en avance, ce qui nous préservait de tout danger.

\* \* \*

Vers trois heures et demie du soir, passant près de l'emplacement où, avant nos malheurs, se dressait la belle église de Dông-Drài, j'en visitai les ruines ; le mur d'enceinte seul était encore debc ; tous les arbres avaient été coupés ras de terre. Mais ombien plus pénible me fut ce que je vis en sortant ! A gauche de l'église en ruines se voyait une dépression de terrain de cinq mètres de long sur une largeur de deux mètres environ ; c'était la fosse où l'on avait jeté, pêle-mêle, les cadavres des chrétiens massacrés un mois et demi auparavant : les pluies aidant, le peu de terre dont on avait recouvert ces restes précieux s'était affaissée, et ça et là émergeait un crâne, au milieu d'habits et de paille à demi-pourris. Quels drames horribles avaient dû se passer ! Là sans doute, comme au Binh-Dinh, n'avait-on pas enterré vivants nos malheureux chrétiens et brûlé de la paille sur leur fosse, pour ajouter une cruauté de plus à leur supplice ? Après avoir récité une prière sur cette tombe glorieuse, je regagnai la tête de la colonne. A six heures et demie, nous étions encore bien loin de Tra-Ké ; il était nuit close, et nous campâmes au pied des collines qui commencent le vaste plateau de Tra-Ké.

J'estime l'étape du soir, à vingt-cinq ou vingt-six kilomètres environ, parcourus d'une seule traite. Quoiqu'en pays ennemi, et une attaque étant possible, chacun cependant s'abandonna au sommeil le plus profond.

J'avais sur ma route recueilli quelques renseignements, sinon sur le P. Châtelet, au moins sur ses chrétiens, que l'on disait résister encore non à Tra-Ké, mais à Cáy-Gia.

On ajoutait qu'un assaut, préparé depuis longtemps, devait leur être donné ce jour même.

Aussi le lendemain, lundi, 5 octobre, à cinq heures, nous nous mettions en marche.

Les premières collines passées, nous fîmes une courte halte dans la vallée circulaire qu'elles forment en avant du plateau. Après une série d'ascensions et de descentes, de plus en plus pénibles, et qui, à mon grand regret, retardaient notre marche, nous finîmes par arriver sur le bord du plateau. La paroisse de Cáy-Gia s'y trouvait un peu en contrebas, environ à un kilomètre de distance.

Ce ne fut pas sans quelque surprise, que nous vîmes, à environ deux cents mètres de la haie de l'église, du côté est, une bande de deux ou trois cents individus, et sur la petite butte, qui surplombe l'église à l'ouest, une deuxième troupe de cinquante à soixante hommes. Ne sachant si j'avais à faire à des chrétiens ou à des païens, je fis former le carré à nos hommes sur une éminence à huit ou neuf cents mètres de la bande, qui venait rapidement sur nous à gauche. Je partis avec dix hommes pour reconnaître la situation. J'étais dans la plus grande perplexité. Avais-je devant moi des chrétiens?.....Mais pourquoi environnaient-ils leur église en poussant de bruyants cris de guerre, frappant avec fureur tambours et tam-tam?.....Qui combattaient-ils? Nous? Ne me voyaient-ils pas en tête de la colonne, ayant en main le drapeau français?.....Evidemment j'avais devant moi une bande de païens, cernant le Père et les chrétiens dans l'église.

Un coup de canon, parti en avant de l'église, siffla au dessus de nos têtes et me confirma dans mes suppositions; je fis envoyer quelques coups de fusils et rejoignis le gros de la troupe, dont l'ennemi tentait de nous séparer; il n'était plus qu'à deux cents mètres de nous. Un boulet passa de nouveau très près de nous; j'ordonnais déjà de faire feu sur toute la ligne, lorsque j'entendis nos prétendus ennemis s'écrier en faisant de grands signes de croix :

“—Père, Père, ne tirez pas, nous sommes chrétiens.”

Les pauvres gens avaient été tant de fois trompés par leurs ennemis, qui ne rougissaient pas d'employer toutes sortes de subterfuges pour vaincre leur résistance!... Les fusils se relevèrent. La bande des chrétiens se mêla alors à la nôtre dans un désordre et une joie inexprimables. Un troisième coup de canon retentit, il s'en fallut de bien peu

que nous ne fussions touchés. Heureusement on put faire entendre au trop brave canonnier qu'il devait cesser son feu, car mal nous en aurait pris.

L'émotion était alors bien vive parmi nous : nous pleurons tous. Que n'avions-nous pas à nous demander les uns aux autres ? mais les pleurs entrecoupaient les paroles et le désordre qui s'était mis dans nos rangs engendrait un brouhaha intense au milieu duquel il n'était pas facile de se faire entendre.

L'absence du Père Châtelet m'étonnait ; le clerc tonsuré Cày, qui était au service du Père, m'apprit alors que mon cher confrère avait, déjà depuis un mois, donné à Notre-Seigneur le témoignage du sang ; que, dans toute la contrée, il n'y avait plus une seule église debout, et que tous les chrétiens survivants étaient réunis au nombre de huit cent cinquante à neuf cents, grands et petits, auprès de l'église de Cày-Gia.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à établir l'ordre dans notre bande. Quand j'y fus parvenu, tant bien que mal, nous nous dirigeâmes vers l'église. De tout notre cœur nous remerciâmes Dieu. Tout le monde pleurait, mais d'allégresse cette fois. Nous donnâmes à la joie et au repos cette première journée ; il était alors dix heures du matin.

Je n'étais pourtant pas exempt d'inquiétudes, car, depuis notre arrivée, jusqu'à deux heures du soir, nous voyions l'ennemi se masser en troupes serrées sur les collines du sud et du sud-est.

Mais, pour mieux comprendre où en étaient les choses à ce moment, il faut se reporter au 26 août, date de la mort du Père Châtelet et aux jours précédents.

\* \* \*

Le 9 août, le Père Châtelet résidait alors à Tra-Ké, paroisse sise à dix kilomètres environ au sud de Cày-Gia. Voyant que toutes les sinistres nouvelles qui couraient dans le pays au sujet des massacres se confirmaient, il se transporta avec ses serviteurs à Cày-Gia.

C'était en effet le seul point de son district, qui présentait

un abord difficile aux ennemis du nom chrétien. Un drapeau français fut planté sur l'église, au-dessous de la croix, et le missionnaire engagea ses ouailles à y venir chercher près de lui un asile.

La fête et l'octave de l'Assomption passèrent sans encombre.

Le dimanche, 23 août, on sut qu'une attaque contre l'église était imminente. En effet, dès le matin, 24, des bandes armées prenaient position sur les collines de l'est et du sud, où elles restèrent tout le jour en observation.

Cette journée, le Père l'avait employée à entendre des confessions et à exhorter ses chrétiens à se conformer à la volonté divine.

Le 25, au point du jour, les païens, protégés par des clisages de bambous contre les flèches des chrétiens, s'avancèrent en rangs serrés, mais lentement, grâce aux lancettes que les assiégés avaient plantées, à la mode des sauvages, pour obstruer les abords de la place, qui avait pour tout armement quatre à cinq arbalètes et une vingtaine de lances. Vers neuf heures, néanmoins, l'ennemi dont les rangs grossissaient toujours, avait pu approcher assez près, pour mettre le feu à la haie, formant rempart autour de l'église. Craignant que les fusées dont les mandarins avaient fourni abondamment tous les villages, n'incendiassent son église, le Père avait fait enlever toutes les paillettes qui en formaient la toiture ; même mesure fut prise pour le presbytère et les cases voisines. Grâce à cette précaution, et la haie de bambous étant trop verte pour flamber, le travail de l'ennemi n'aboutit pas, et vers onze heures, les assiégés virent avec joie les assaillants se retirer. Vers une heure du soir, ils revinrent à la charge, apportant cette fois du bois et de la paille, que les cases du village chrétien leur avaient fournis en abondance, et malgré la courageuse résistance des chrétiens, quelques instants après, la haie de bambou était en feu :

A l'intérieur les assiégés tentaient de repousser les incendiaires à coups de pierres et de flèches, pendant que les vieillards et les femmes puisaient de l'eau pour éteindre le feu, qui dévorait la haie de bambous au sud, à l'ouest et à l'est ; le côté nord d'un accès plus difficile, n'avait pas encore été

attaqué. Vers le soir, l'ennemi se retire et peu à peu les flammes s'éteignent. La nuit se passe sans attaque, le Père l'emploie à réconforter, par de bonnes paroles, ses chrétiens brisés par la fatigue et l'émotion, et à leur réitérer la sainte absolution : quelques instants seulement furent donnés au repos.

De grand matin, l'ennemi attaquait de nouveau ; pendant la nuit, ses rangs s'étaient renforcés de nouvelles recrues. Aux hommes valides des trois cantons annamites environnants venaient de se joindre sept villages sauvages, dont les flèches blessèrent une dizaine de chrétiens. La haie flamba et elle présentait plusieurs ouvertures béantes.

\*.\*

A ce moment, le père voyant que la résistance était impossible, réunit ses chrétiens découragés, abattus et à demi asphyxiés par la fumée ; il les engage à se résigner à la volonté de Dieu, les bénit tous et leur ordonne d'attendre dans l'église le moment du dernier sacrifice. Les chrétiens obéissent, et le Père rentre dans sa maison administrer douze à quinze blessés qui l'attendaient. Au dehors, clameurs furieuses, imprécations et insultes de la tourbe des assaillants.

Quelques instants s'écoulèrent et, vers quatre heures et demie, sept ou huit païens pénétrèrent dans l'enclos de l'église. Trois d'entre eux se dirigèrent vers le presbytère où le Père et son catéchiste, le clerc tonsuré Cày, les attendaient les portes grandes ouvertes.

Ces méchants débutent par des injures et continuent sur ce ton pendant une dizaine de minutes ; enfin ils somment le missionnaire de descendre dans la cour, de s'y mettre à genoux pour avoir la tête tranchée :

“—Je n'irai pas si loin, dit le Père ; si vous voulez ma tête, venez la prendre ici.”

Ce disant, il s'avance, son clerc à sa gauche sous la vérandah. Nouvelles injures ; enfin un des bandits s'enhardissant jette à la tête du Père une écuelle à demi brisée qui tombe à ses pieds sans l'atteindre. Un autre monte à la dérobée sur le côté droit de la vérandah, s'approche petit à petit et plonge sa lance dans le flanc du Père qui tombe le visage contre

terre. Le troisième bandit fait un bond en avant et donne deux coups de couperet, l'un sur le cou à droite, l'autre sur la nuque qui achèvent le martyr de mon confrère. Son catéchiste fut aussi blessé aux mêmes endroits, mais moins profondément ; il fit le mort et on l'abandonna baigné dans son sang. C'est de sa bouche que j'ai appris tous ces détails. Les trois assassins pénétrèrent ensuite dans le presbytère, y massacrant les chrétiens blessés que le Père venait d'administrer et dont plusieurs ont survécu, car, pressés de piller, ils ne faisaient leur triste besogne qu'à moitié. Ils ne purent néanmoins prélever aucun butin ; Dieu aidant, les chrétiens ne leur en laissèrent pas le temps.

\*.\*

Pendant que se passaient ces événements, glorieux pour les victimes, les quatre ou cinq autres païens, qui étaient entrés avec les premiers, enfonçaient une des fenêtres de l'église, et, par cette ouverture, plongeaient leurs lances dans la masse des chrétiens alors en prière. Cela dura ainsi quelques minutes :

— Mourons, dit un dignitaire de la paroisse, si telle est la volonté de Dieu ; mais tuons au moins quelques-uns de ces gredins.”

Ce disant, il sort la lance au poing et transperce contre une des colonnes de l'église un des assaillants ; les autres ne tardèrent pas à avoir le même sort ; ils furent tués par les chrétiens devenus subitement les agresseurs.

Débarrassés de ces premiers et plus avides ennemis, les chrétiens sortent tous de l'église, s'organisent un peu et font soudainement une charge désespérée dans les rangs de l'ennemi. Celui-ci, se croyant sûr de la victoire, ne s'attendait guère à une pareille affaire. Il résista mollement et ne tarda pas à tourner le dos et à s'enfuir au plus vite, laissant une vingtaine des siens sur place.

\*.\*

L'ennemi repoussé au loin, les vainqueurs revinrent à l'église rendre au Père les derniers devoirs. Ils jurèrent tous

de combattre à outrance et de mourir les armes à la main, en faisant chèrement payer leur mort aux ennemis.

\* \* \*

Au point du jour suivant, le 27 août, nouveau blocus ; mais les chrétiens n'attendent pas que le cercle se soit resserré autour d'eux, ils se précipitent en avant en poussant de grands cris, et enfoncent les rangs de l'ennemi avec tant de vigueur, que celui-ci jugea prudent de chercher son salut dans la fuite et avec un tel entrain qu'il ne laissa que quatre morts sur place.

Toute la journée du 28 fut calme ; l'ennemi se préparait et renforçait ses rangs. De leur côté, les chrétiens, qui avaient, dans le combat de la veille, pris trois canons, cinq fusils, avec nombre de lances, sabres et arbalètes, s'exerçaient au maniement de ces armes, s'organisaient en compagnies dont les enfants, les femmes, les vieillards eux-mêmes faisaient partie.

Vers la nuit de ce jour, ils purent voir leurs adversaires prendre position au loin. Le jour suivant, le 29 août, dès l'aube, le cercle se resserrait peu à peu. Les rangs de l'ennemi, on l'apprit dans la suite, comptaient six mille hommes relativement bien armés, dont deux mille soldats de la citadelle, chef lieu de la province, avec six gros canons et dix fusils de remparts : le sous-préfet Huyên-Thiên était à la tête de ces troupes. De nombreuses bandes de sauvages leur prêtaient en outre leur concours.

Sûrs de la victoire, car ils se sentaient protégés par Dieu, nos chrétiens attaquent sur sept points à la fois ; partout ils triomphent sans peine, le sous-préfet est tué, les sauvages perdent seulement trois hommes et se débandent aussitôt. Les chrétiens enlevèrent à l'ennemi ses canons, ses munitions et la plus grande partie de ses armes ; ils avaient tué une vingtaine d'hommes, blessé un nombre double, dont presque tous périrent des suites de leurs blessures. Du côté des chrétiens, une seule mort à déplorer.

Les chrétiens victorieux, chargés des dépouilles de l'ennemi, portant en triomphe le sabre à poignée d'ivoire du sous-préfet (ce sabre, ils l'ont, à leur arrivée ici, offert en

témoignage de reconnaissance à M. Le Gorrec, commandant du *Chasseur*), rentrèrent à l'église rendre grâces à Dieu.

\* \* \*

Comment expliquer les victoires si faciles de nos chrétiens sans armes ? sans doute par la lâcheté de leurs agresseurs, plus cruels que braves ; néanmoins il reste inexplicable que des hommes, des femmes, des enfants, ne sachant auparavant ni tenir une lance, un sabre, ni bander une arbalète, aient eu si facilement raison de leurs adversaires d'une supériorité numérique écrasante et en possession d'engins de guerre redoutables pour des gens désarmés. Ne vaut-il pas mieux admettre une intervention surnaturelle ? C'est du moins ce qu'annoncèrent les païens voisins de Cáy-Gia, qui n'eurent, après cette mémorable journée, rien de plus pressé que de conclure la paix avec les chrétiens vainqueurs ; car, en Annam, comme en beaucoup d'autres lieux : " la raison du plus fort est toujours la meilleure. " Les dits païens assurèrent que, dans tous les combats livrés jusqu'à ce jour, ils avaient vu d'innombrables légions de petits enfants, habillés de rouge et le visage étincelant, combattre aux côtés des chrétiens ; une belle dame, vêtue de blanc, se tenait au-dessus de l'église et semblait diriger l'action.

Les chrétiens, eux, n'avaient rien vu, mais ils avaient la conviction que Dieu était avec eux.

Je n'aurais pas mentionné ce détail, si le Père Bruyère, que j'ai eu le bonheur de voir il y a dix jours, ne m'avait dit avoir entendu pareilles choses de la bouche des païens, au moment où ils assiégeaient le Père et ses chrétiens dans l'église de Tra-Kien en la province de Quáng-Nam : au reste pareil évènement ne serait pas nouveau dans l'histoire de l'Eglise d'Annam.

\* \* \*

Le 20 septembre, arriva une lettre des grands mandarins de la province, accompagnée d'une fausse lettre du résident de France à Qui-Nhon : il y était annoncé que la paix était faite, les lettrés réduits à composition, et enfin, que les chrétiens n'avaient qu'à déposer les armes et à reprendre

leur vie d'autrefois. On invitait les catéchistes et les dignitaires à venir s'assurer de la vérité et du contenu de la lettre.

Le catéchiste Cày qui, tout en soignant les blessures qu'il avait reçues aux côtés du Père Châtelet, avait tout organisé, tout dirigé, sachant bien quel fond il faut faire sur la parole d'un mandarin, se contenta d'envoyer deux hommes sûrs prendre des renseignements : on attendit en vain leur retour, ils furent massacrés !

\* \* \*

L'ennemi, après s'être organisé pour l'attaque pendant vingt-six jours, se montra de nouveau le 4 octobre vers midi, fête du Saint-Rosaire : il se tint au loin. Au point du jour, 5 octobre, trois mille sauvages avec des éléphants armés en guerre manœuvraient pour opérer leur jonction avec les quatre mille soldats annamites que le *lãnh binh* ou chef militaire de la province dirigeait en personne et qu'il avait massés sur une petite colline, distante de deux kilomètres environ à l'est de l'église. En ce même lieu on avait, le 22 août, décapité vingt-cinq chrétiens qui venaient de bien loin chercher un refuge auprès du Père Châtelet.

Les chrétiens, ayant conscience du danger qu'ils couraient se résolurent cette fois à opérer en détail, et se proposèrent de culbuter le *lãnh binh* et ses hommes avant qu'ils eussent leurs rangs renforcés des trois mille sauvages. Ils sortent tous, ne laissant que les malades à l'église, et, tout en récitant leurs prières du matin, ils atteignent, vers six heures et demie, l'aile droite de l'ennemi, qu'ils culbutent en quelques minutes aux cris de Jésus, Maria. Le général ennemi tombe percé d'un coup de lance et les fuyards marquent de quarante cadavres le chemin de leur retraite. Les chrétiens en auraient tué un bien plus grand nombre, mais le tambour d'alarme et le tocsin de la cloche résonnaient à l'église ; ils abandonnèrent la poursuite pour voler au secours de leurs malades. La besogne fut facile : là où ils pensaient trouver l'ennemi, ils firent notre rencontre. D'autre part, les assiégeants apprirent bien vite notre arrivée et ne nous laissèrent

pas le temps de leur courir sus. Ce jour-là, les chrétiens ont pris un énorme canon et d'autres armes.

\* \* \*

J'avais reçu de Mgr Van Camelbeke l'ordre de ramener à Qui-Nhon, près de la résidence, tous les chrétiens que je pourrais sauver : le mardi 6 et le Mercredi 7 août furent employés à organiser le départ et à réparer nos forces. Tout n'allait pas de soi. Parmi nos 900 chrétiens, nous comptons bien près de 150 personnes ne pouvant marcher. Je les divisai de mon mieux avec l'aide du prêtre Hué et des autres catéchistes en quatorze escouades avec des chefs responsables du transport des infirmes, malades, etc., et, comme chacun de ces chefs avait lui-même femme, enfants et quelquefois aussi son père, sa mère ou quelque vieux parent, leur besogne n'était pas facile. Mais grâce aux 150 porteurs que j'avais amené avec moi et aux chevaux de bât que je me procurai, nous pûmes ramener au Binh-Dinh le convoi des chrétiens sans en laisser un seul en route.

Enfin, tout étant organisé pour le départ, le jeudi, 8 octobre au matin, commença l'exode des survivants des 6,700 chrétiens que comptait la province de Phu-Yen avant nos désastres ; ils étaient à peine 900 ; les cinq sixièmes avaient donc péri et une centaine au maximum errait encore sur les montagnes ; la faim, la fièvre des bois, le tigre et surtout la cruauté de leurs ennemis, cent fois plus féroces que toutes les bêtes sauvages réunies, auront eu sans aucun doute raison d'eux !

\* \* \*

Il ne fut pas facile de mettre la colonne en marche ; le départ ne commença qu'à six heures, et à sept heures et demie seulement s'ébranlait l'arrière-garde. En tête marchait le Père annamite Hué avec vingt fusils et deux canons ; trente lances suivaient à quelque distance, et je fermais le convoi avec des forces pareilles. A peine avions-nous fait une lieue, qu'une énorme colonne de fumée nous indiqua la place où se trouvait l'église ; les païens se vengeaient de leurs défaites !

Le chemin parcouru n'était pas bien long et cependant nous avions dû, à l'arrière-garde, ramasser plus d'une vingtaine de trainards. Les chrétiens, regrettant de laisser aux mains des ennemis, leur modique avoir, qu'ils avaient conservé jusque là, s'étaient chargés outre mesure. Sachant combien nous aurions de difficultés pour atteindre Qui-Nhon, distant de près de 140 kilomètres, j'aurais voulu ne les voir emporter avec eux que le riz nécessaire à leur nourriture pendant ce long voyage. Dans la matinée de ce premier jour, nous fîmes à peine huit kilomètres ; à onze heures nous nous arrêtâmes dans une clairière.

Vers deux heures, nous nous mettions de nouveau en route et à cinq heures la chaîne des collines qui borde au sud la longue et belle vallée de Dông-Tre était franchie. Nous fîmes halte près d'un grand marché auprès des ruines de l'église de Dông Tre ; il était six heures. Je fis une visite aux ruines ; elles étaient parsemées de crânes, d'os à demi calcinés. Sur la droite en sortant se trouvait un amas de pareils débris à demi ensevelis sous une boue noire et fétide, précieux restes des chrétiens immolés de Dông-Tre.

\* \* \*

Vers neuf heures de la nuit tomba jusqu'au matin une pluie fine ; elle me donna de grandes inquiétudes qui vinrent s'ajouter à la peine causée par les gémissements de nos pauvres malades. Je n'avais osé camper dans le marché où nous avions trouvé un asile, mais où nous n'aurions pas été à l'abri d'une surprise. Le ciel se couvrait de gros nuages, et nous touchions à la saison des pluies : comment traverserions-nous les rivières et les torrents que nous rencontrerions sur notre route ? Ce fut, toute la matinée du jour suivant, vendredi 9 octobre, une source d'appréhensions des plus vives. Pendant la nuit huit chrétiens, errant depuis quarante jours sur les montagnes, rejoignirent notre campement.

\* \* \*

Vers six heures du matin, la prière faite, nous nous mîmes en marche. Quelques instants avant le départ, j'avais ondoyé

un enfant né la nuit précédente. La joie que je ressentis de voir notre colonne augmenté fut singulièrement tempérée par la perspective d'avoir à résoudre le problème habituel et redouté, trouver deux porteurs et un filet pour la mère et l'enfant ! ce fut alors relativement facile : que n'en a-t-il toujours été ainsi ?... Comme il pleuvait encore, l'air était un peu frais, ce qui permit à notre longue colonne de faire, dans la matinée, une bonne étape.

Vers dix heures la pluie cessa. Je commençai dès lors à être moins inquiet. Un autre souci, au reste, ne tarda pas à succéder au premier. Depuis neuf heures nous avions aperçu sur notre gauche de nombreuses bandes armées qui nous observaient de loin et que nous ne pûmes disperser entièrement : elles nous suivirent. A midi, nous passions à gué la rivière de Phu-Yen au coude qu'elle fait presque à angle droit pour se diriger vers l'Est. L'orsqu'après la halte nous reprîmes notre marche sur le Nord, nous nous vîmes subitement entourés à droite et à gauche par des bandes nombreuses dissimulées derrière deux collines qui marquent l'entrée de la vallée de Là-Hai que nous devons traverser pour atteindre le Binh-Dinh.

D'autre part les groupes armés qui nous avaient suivis pendant la matinée, passaient le fleuve après nous et se masquaient à l'arrière avec les soldats de la citadelle, faciles à reconnaître à leurs uniformes rouges. Au nord se montraient bien quelques lances, mais peu nombreuses. Je tentai d'accélérer la marche. L'ennemi, qui n'avait pas de malades, d'infirmités à porter, se déployait rapidement à droite et à gauche. Grâce à quelques coups de fusils, nous pûmes ralentir son mouvement tournant ; mais une panique faillit tout gâter. Se croyant déjà cernés, un bon nombre de nos gens jetaient des cris d'alarme, et je dus, pour les contenter, ordonner de faire halte dans un découvert au milieu de la plaine.

Ayant poussé avec quelques hommes une reconnaissance au Nord et voyant qu'il n'y avait encore aucun obstacle insurmontable, je tentai de remettre la colonne en marche. Ce ne fut pas chose facile, la panique était à son comble ; tout le monde criait à la fois ; impossible de se faire enten-

dre, de se faire obéir. Tous étaient unanimes, il fallait se retrancher là et livrer combat à l'ennemi. Beaucoup se lamentaient bien haut, trop haut, hélas ! d'avoir quitté leur paroisse pour venir se faire massacrer dans cette plaine.

\* \* \*

A droite et à gauche, cependant, l'ennemi gagnait du terrain : à tout prix, dût-on se frayer à grandes pertes le chemin, il fallait pousser en avant : je désespérais d'y parvenir, lorsque, ayant récité de tout mon cœur un *Ave Maria*, je vis notre colonne s'ébranler avec une rapidité relative. La peur aidant, elle s'était débarrassée de tous les bagages inutiles : d'aucuns même laissèrent sur place leurs provisions de bouche, ce à quoi nous dûmes à grand'peine suppléer plus tard. Au nord nous passâmes sans trop de difficultés, pendant que notre arrière-garde, sous la direction du prêtre Hué, barrait le chemin à l'ennemi, qui, ne pouvant mieux faire, nous envoyait, avec quelques balles et boulets inoffensifs, toutes les injures dont le langage annamite est si fécond. Lorsque notre colonne se fût engagée dans l'étroite vallée de Soug-Mun, qui fait suite à celle de Lâ-Haï, l'ennemi renonça à nous poursuivre et notre arrière-garde nous suivit en paix

\* \* \*

Il était quatre heures et demie, nous avions guerroyé depuis midi : l'ennemi ne nous fit aucun mal. Pour lui, je crois, il eut bien des raisons de ne pas être content de nous. Avant le combat, six chrétiens, une mère et ses cinq enfants, cachés chez les païens depuis le commencement des massacres, purent nous rejoindre. Deux autres nous atteignirent au bivouac de Soug-Mun où nous passâmes la nuit. Ils nous firent part des projets de l'ennemi. Pensant qu'un navire français viendrait embarquer nos chrétiens au port de Tsing-Lân, il avait accumulé les obstacles et les pièges sur le chemin parcouru à l'aller sept jours auparavant, de telle sorte que nous n'aurions pu en réchapper si nous avions pris cette direction. Dieu confondit toutes ces sinistres pensées et nous fit choisir la voie, sinon la plus facile, au moins la plus sûre.

\* \* \*

Le samedi, 10 octobre, nous ne marchâmes que huit heures et fîmes peu de chemin : le soir nous bivouaquions au village de Hâ-Thao sur les confins de Binh-Dinh et du Phu-Yen. De là je fis partir pour Qui-Nhon deux courriers païens que je pus obtenir du village, pour rassurer Monseigneur et mes confrères sur notre sort. Ils n'arrivèrent à Qui-Nhon que le lundi matin. Pendant toute la journée du dimanche, fête de Maternité de la T. S. Vierge, nous avançâmes à travers une épaisse forêt, où des obstacles naturels s'ajoutèrent aux difficultés pourtant si grandes que nous éprouvions à mettre de l'ordre dans les rangs et à ramasser les traînants. Comme le danger d'être attaqué était moins éminent, je chargeai le même homme de trois ou quatre fusils, afin de prendre ses compagnons d'armes pour le transport des infirmes. J'obtins ainsi vingt porteurs pour les filets de nos malades de plus en plus nombreux en raison du chemin parcouru. Après une marche forcée, qui finit pour l'avant-garde à sept heures du soir et pour l'arrière-garde et ses nombreux traînants à neuf heures, et grâce à la lueur des torches que nous pûmes nous procurer et envoyer à sa rencontre, nous prîmes notre repos de la nuit dans la maison du mandarin chargé de la douane, frontière des sauvages. A notre arrivée il s'était empressé de nous laisser la place vide et s'était enfui très loin. La fatigue de notre troupe était si grande que beaucoup en oublièrent la prière et le repas du soir.

\* \* \*

La solution d'un nouveau problème à résoudre, trouver mille rations de riz, nous occupa une partie de la nuit, et le départ du lendemain en fut retardé jusqu'à huit heures. Néanmoins, ce même jour 12 octobre, après une marche pénible sous un soleil brûlant et une halte de trois heures à midi, nous pûmes, à sept heures du soir, atteindre sains et saufs, sans avoir laissé personne en route, le port de Qui-Nhon. Nos forces étaient à bout et nous n'aurions pu fournir une autre journée de marche. A Qui-Nhon nous étions attendus avec impatience, car les bruits les plus sinistres couraient à notre sujet. Sous l'impression de la crainte où l'on était à notre endroit, Monsieur le Résident de France

à Qui-Nhon avait mis à la disposition du P. Lacassagne sa garde annamite pour venir au-devant de nous. Grâce à Dieu, nous n'en eûmes pas besoin.

Dieu avait veillé sur nous, nous avait protégés contre nos ennemis et secourus dans toutes les difficultés si nombreuses que nous avons rencontrées sur notre route et dont, humainement parlant, nous n'aurions pu sortir sains et saufs. Comment lui en témoigner assez notre reconnaissance !

\* \* \*

Que vont maintenant devenir les neuf cents chrétiens du Phu-Yen, ajoutés aux quatre mille réfugiés de Qui-Nhon ? Ils vont, comme eux, attendre là, vivant d'aumônes, l'heure fixée par Dieu pour la fin de nos épreuves. Quand viendra-t-elle ? Quand reverrons-nous les lieux dont nous avons été chassés ? Il nous est impossible de le prévoir !

L'homme s'agite et Dieu le mène, c'est vrai ! Néanmoins, quoique la charité, en France et ailleurs, fasse des prodiges pour venir à notre secours, on ne peut cependant envisager l'avenir sans se demander si nous pourrions, je ne dis pas réparer les pertes passées, mais avoir le pain de chaque jour à donner à nos chrétiens. Ils sont privés de tout moyen de gagner leur vie puisqu'ils ne peuvent sortir de la concession française de Qui-Nhon sans s'exposer au péril d'être massacrés.

Mais la main de Dieu s'étant montrée si évidemment dans ce que je viens de vous raconter, ce serait manquer à la gratitude que de s'arrêter à ces interrogations de l'avenir.

*Deus providebit !*

---

# SUÉMA

OU LA

## PETITE ESCLAVE AFRICAINE ENTERRÉE VIVANTE.

### I

#### LA TRAITE DES NÈGRES.

Afin de comprendre, par l'esprit et par le cœur, l'histoire de Suéma, il faut être initié à quelques connaissances préliminaires. La première a pour objet la *Traite des Noirs*. On appelle de ce nom le trafic abominable, par lequel les différentes nations du monde enlevaient les malheureux habitants de l'Afrique, achetés ou volés, dont ils faisaient des esclaves et qu'ils transportaient surtout dans les différentes parties de l'Amérique, où on les vendait comme des pièces de bétail.

Ce fléau, qui a désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et outragé l'humanité, commença pour les nations *chrétiennes*, vers la fin du quinzième siècle. Lorsque les Espagnols eurent découvert le Nouveau Monde, ils voulurent en exploiter les nombreuses mines d'or. A ce pénible labeur ils condamnèrent d'abord les habitants du pays : l'essai ne fut pas heureux.

Accoutumés à vivre au grand air, d'une vie douce, partagée entre un peu de culture, la chasse et la pêche, les travailleurs indigènes périssaient promptement et par milliers dans les entrailles de la terre. Les nouveaux maîtres imaginèrent donc de les remplacer par des nègres, qu'ils allèrent chercher sur les côtes d'Afrique. Quand les mines commencèrent à ne plus fournir des trésors en abondance, on employa les nègres à la culture. Ainsi les tribus primitives,

presque détruites par les mauvais traitements et par un travail forcé, furent remplacées par la race robuste des Africains, plus docile à subir l'esclavage et plus propre à servir d'instruments au despotisme des Européens.

Telle est l'origine impure de la traite.

L'exemple des Espagnols devint contagieux. Soit chacun pour son compte, soit pour le compte des autres, les différentes nations de l'Europe se livrèrent à la traite des Noirs. Pendant plusieurs siècles, on vit des milliers de bâtiments, appelés *Négriers*, aborder aux côtes africaines, depuis le Sénégal jusqu'au cap de Bonne-Espérance et au-delà.

Pour former leur cargaison de chair humaine, la ruse, la violence, l'appât du gain étaient tour à tour employés. Quelques exemples entre mille.

Un jour les négriers de Saint-Louis, ayant besoin d'esclaves, armèrent quelques bâtiments, destinés, en apparence, à faire le commerce. Ils abordèrent au village d'Alébia, appartenant à la tribu des Pols. Ceux-ci reçurent les Français sans défiance, et fournirent tous les vivres qu'on leur demanda. La journée se passa en réjouissances.

Pendant que les Noirs se reposaient de leurs fatigues, sans aucun motif, pas même sous le moindre prétexte, leurs chaudières furent assaillies au milieu de la nuit, et les malheureux habitants de ce village, garrottés, meurtris de coups, devinrent esclaves, ou périrent en défendant leur liberté.

Ensuite, ils furent tous transportés dans les différentes parties de l'Amérique, où, accablés de travaux et de coups de fouet, ils gémissaient dans l'inconsolable douleur d'être séparés pour toujours de leur famille, de leurs amis et du sol qui les avait vus naître.

Quand les Européens ne se livraient pas eux-mêmes à la chasse des nègres, les indigènes se chargeaient de la faire à leur profit. Au rapport de tous les voyageurs, et même des résidents sur les côtes d'Afrique, il est avéré que, depuis l'établissement de la traite, la plupart des guerres fratricides que se font les peuples africains, n'ont pas d'autre motif que celui de faire des esclaves, pour fournir aux demandes des négriers.

De là cette triste vérité, confirmée chaque jour par l'expé-

rience : à mesure que les demandes des négriers augmentaient, les guerres se multipliaient. On a même vu des peuplades, telles que les Ashantis, qui ne connaissaient d'autre industrie que celle de faire la guerre à leurs voisins, pour se procurer des esclaves.

Le Père Labat, missionnaire dominicain, rapporte qu'une autre peuplade, les Bissagots, ont, comme plusieurs tribus africaines, une extrême passion pour l'eau-de-vie. "Afin de s'en procurer, le plus faible devient la proie du plus fort. Aussitôt qu'un navire négrier paraît, le père vend ses enfants ; et si un enfant peut amarrer son père ou sa mère, il le conduit à bord du vaisseau, où il trouve en échange de l'eau-de-vie."

Un gouverneur anglais de Saint-Louis, pour avoir des esclaves, excita les Maures contre les Oneli. Il leur fournit des armes, des munitions et autres secours nécessaires, et, dans deux ans, le pays d'Onalo fut dévasté : la mort et l'esclavage dévorèrent sa population

Un autre Anglais, directeur de la compagnie du Sénégal, fit prévenir le roi des Yolofs qu'il venait de recevoir d'Europe un assortiment de traite. Tel est le nom donné aux étoffes, verroteries et autres objets, offerts par les négriers en échange des esclaves. Aussitôt ce prince fit la chasse à ses propres sujets, parcourant les villages avec des gens armés qui s'emparaient de tous les malheureux propres à la traite, qui ne fuyaient pas assez vite à son approche. Après en avoir enlevé trois cents, il fit dire au directeur qu'il avait de la *marchandise*.

Celui-ci s'empressa de se rendre auprès du roi pour conclure le marché. Le monarque africain reçut le prix de sa vente ; mais il n'était pas satisfait. Il convoitait d'autres objets d'Europe étalés à ses yeux ; seulement il n'avait plus d'hommes à donner.

Le directeur lui offrit alors de lui vendre à crédit de ces marchandises, jusqu'à concurrence du prix de trois cents autres Noirs, à la condition qu'il lui serait permis d'aller lui-même les enlever avec ses gens. Dans la crainte peut-être de quelque piège, le roi barbare refusa.

Ce qui se pratiquait au Sénégal, s'accomplissait, dans

d'énormes proportions, sur toutes les côtes de l'Afrique occidentale. D'après les états les plus exacts, le nombre des nègres, hommes et femmes, enlevés par la traite, depuis 1768 jusqu'en 1827, s'élève à cent vingt-un mille par année. Ce qui, pour cinquante-huit ans, donne un total de sept millions quarante mille.

Dans ce tableau ne sont pas compris les malheureux Noirs, victimes de la guerre que la traite fait naître et entretient parmi les peuples de l'Afrique.

Comme la traite européenne a duré plus de trois cents ans, et qu'autrefois elle était même plus active et plus générale qu'elle n'est aujourd'hui, on reste au-dessous de la réalité, en concluant que, depuis la découverte de l'Amérique, les nations de l'Europe ont réduit en esclavage, sans autre droit que celui du plus fort, *plus de trente-cinq millions* de créatures humaines !

## II

### LES ESCLAVES.

Être arrachés à leurs familles et à leur pays, n'est, pour les esclaves, que le commencement des douleurs. Amenés la chaîne au cou, de l'intérieur des terres, sur les ports d'embarquement, ils étaient enfermés dans des espèces de bagnes, en attendant que le négrier eût complété sa cargaison de chair humaine.

Le moment du départ arrivé, ils étaient conduits, solidement enchaînés, dans leur prison flottante. Voici la description que donnent de ce nouveau séjour des témoins oculaires :

“ Dans les navires où l'on accorde le plus de place à un esclave parvenu à sa croissance, il occupe un espace de cinq pieds un pouce de large, sur une hauteur plus ou moins élevée, mais qui ne lui permet jamais de se tenir debout, et souvent pas même assis. C'est moins d'espace qu'un homme mort n'en occupe dans un cercueil.

“ Encore y a-t-il peu de navires où l'on accorde autant de place à chaque Noir. Dans la plupart, ils sont obligés de se tenir sur le côté, repliés sur eux-mêmes, sans pouvoir s'étendre.

“ Couchés sans vêtement sur un plancher fort dur, froissés sans cesse par les mouvements du navire, leur corps est bientôt couvert de douloureuses meurtrissures, et leurs membres ne tardent pas à être déchirés par les fers, qui les tiennent attachés les uns aux autres. C'est dans de pareilles conditions qu'ils font un voyage de quinze à dix-huit cents lieues.

“ Dans les mauvais temps, lorsque la mer trop agitée oblige à fermer les écoutilles, alors leurs souffrances deviennent horribles. Jetés les uns contre les autres, violemment secoués par les mouvements précipités du navire, ils sont encore suffoqués par la chaleur insupportable de la zone torride et par l'exhalaison plus dangereuse qui s'échappe de leurs corps.

Ces malheureux, souvent au nombre de quatre à cinq cents enfermés de cette manière dans un cachot infect, poussent des cris lamentables, auxquels le négrier se montre généralement insensible.

Au mois de septembre 1825, le commodore anglais Bullen visita, près de la rivière du Vieux-Calabar, capital du petit royaume africain de Quoua, le navire français *l'Orphée*, ayant à son bord sept cents Noirs, qu'on transportait à la Martinique.

Les hommes, au nombre de cinq cent cinquante, étaient enchaînés deux à deux, les uns par les bras, les autres par les jambes, et plusieurs par le cou. L'odeur qui sortait de l'endroit où ces infortunés étaient entassés pêle-mêle, était si infecte, que l'officier anglais eut de la peine à la supporter un instant.

Le même commodore parle d'un autre bâtiment français, dont le capitaine, après avoir complété sa cargaison dans le Vieux-Calabar, entassa pêle-mêle dans l'entrepôt tous les esclaves enchaînés deux à deux et fit fermer les écoutilles pendant toute la nuit.

Le lendemain matin cinquante Noirs étaient morts, faute d'air. Le capitaine, considérant ce spectacle avec la plus grande indifférence, les fit jeter à la mer et retourna à la côte compléter sa cargaison, en remplaçant les morts par d'autres captifs.

Un autre vaisseau, la *Diana*, fut capturé sur les côtes d'Afrique par le capitaine Woolcombe, qui décrit en ces termes l'état de ce navire : “ De tous les négriers que j'ai abordés, la *Diana* est celui que j'ai trouvé dans le plus déplorable état.

“ L'odeur qui provenait de la malpropreté du bâtiment et des exhalaisons fétides de tant de corps humains, enchaînés deux à deux et entassés dans un espace très étroit, était vraiment intolérable. Ce qui ajoutait encore aux maux de ces infortunés, c'est que la petite vérole s'était déclarée et exerçait ses ravages parmi eux. ”

Toutes ces horreurs et bien d'autres, découvertes sur quelques vaisseaux capturés, ne sont qu'une faible partie de celle qui se commettaient, chaque jour, sur cent autres navires. Elles étaient telles que les papiers de bord établissent qu'un quart environ des malheureux Noirs meurent de mort naturelle ou autrement pendant la traversée.

Dans la pétition qu'ils adressèrent aux Chambres, en janvier 1826, pour obtenir la suppression de la traite, les négociants français assurent que : “ D'après des documents authentiques, les capitaines des navires négriers jettent *tous les ans* à la mer plus de quinze cents esclaves *vivants*, mais trop mal portants, par suite des souffrances qu'ils ont endurées, pour être vendus avec avantage. ”

A la suite d'une multitude de faits atroces, un procès monstrueux qui venait d'être jugé à la cour criminelle de Londres avait motivé cette révélation : en voici la cause.

Un bâtiment anglais, le *Kong*, éprouva une grande mortalité parmi les esclaves qui étaient à bord. Le capitaine prit la résolution de jeter à la mer les plus malades, parce qu'il craignait de perdre sur sa marchandise, et qu'il espérait, en prétextant la nécessité de s'en défaire ainsi, de faire supporter la perte par les assureurs.

Le prétexte qu'il mit en avant fut le manque d'eau, quoique la ration d'eau des matelots ni celle des esclaves n'eût pas encore été réduite. Il choisit donc, parmi les esclaves, *cent trente-deux* des plus malades, dont *cinquante-quatre* furent immédiatement jetés à la mer. Le lendemain *quarante-deux* eurent le même sort.

Mais comme si la Providence eût voulu le rendre inexcusable de sacrifier le reste de ces malheureux, et fournir une preuve contre son crime, à peine cette effroyable exécution fut-elle consommée qu'il tomba une pluie abondante pendant trois jours.

Inaccessible aux remords, le capitaine n'en ordonna pas moins de précipiter dans les flots tout ce qui restait de malades. Ainsi fut consommé en plein jour un forfait peut-être sans exemple dans l'histoire. Sur la déposition des témoins et des complices de cet horrible attentat, le tribunal anglais condamna les armateurs à supporter la perte des esclaves jetés à la mer : et ce fut tout !!

Il faut voir dans la *Vie du père Claver*, l'apôtre des Noirs, dans quel état se trouvent les survivants, lorsqu'ils débarquent sur le sol américain. Disons seulement que le malheureux Noir, acheté en Afrique au prix de 200 francs en marchandises de traite, qui coûte en Europe 120 ou 130 francs, se vend en Amérique de 300 à 400 piastres, c'est-à-dire de 1,500 à 2,000 francs.

Une fois la propriété du planteur, comment les esclaves sont-ils traités ? A cette question répond une expression proverbiale, connue de tout le monde : *Etre traité comme un nègre*. Ce mot, plus tristement éloquent que de longs discours, résulte d'une foule d'actes tyranniques dont sont remplies les annales des colonies modernes.

Devenu la propriété des Blancs, au même titre que les animaux, un Noir, au delà des mers, ne semble plus appartenir à l'espèce humaine ; il est au-dessous des bêtes et n'a aucun protecteur sur la terre. Toujours prompt à le frapper, la loi ne le protège dans aucun cas : son témoignage n'est pas reçu en justice. On l'excite au travail à coups de fouet.

En général, il périt par l'excès de la fatigue ou du chagrin. Réduit au désespoir, veut-il échapper à ses bourreaux ? on le poursuit avec une meute de chiens et on lui donne la chasse comme à une bête féroce.

« Souvent dans les colonies, dit un témoin oculaire, on s'est donné le plaisir de faire des parties de chasse aux nègres marrons, avec autant d'empressement et de publicité qu'on

pourrait en mettre en Europe à chasser le sanglier, ou toute autre bête fauve. J'ai connu une dame qui s'est procuré maintes fois *ce divertissement*, auquel elle invitait des dames, ses amies.

“ Lorsque le malheureux fugitif, atteint par les chiens, blessé et réduit aux abois, implorait la compassion de ceux qui le poursuivaient, on se riait de ses souffrances, on insultait à son malheur. Ensuite, on lui coupait la tête qu'on portait au chef-lieu, afin de recevoir la prime accordée pour l'arrestation des nègres. ”

Si on savait, en Europe, ce que, dans bien des cas, un sac de café ou une tonne de sucre a coûté de sang et de larmes, on n'oserait pas y toucher. La traite, avec ses cruelles conséquences, est d'autant plus coupable qu'en la pratiquant, les nations de l'Europe abusent de la supériorité dont elles sont redevables au christianisme.

Aussi, dès l'origine, l'Eglise n'a jamais cessé de condamner cet abominable trafic. Aux anathèmes lancés par Alexandre III, Léon III, Paul III et leurs successeurs, se joignent les plaintes incessantes et les protestations énergiques des missionnaires, et de tous les hommes désintéressés dans la question de l'esclavage.

Enfin, des traités sont intervenus par lesquels les principales puissances de l'Europe s'obligent à renoncer au commerce des esclaves. Ces traités sont-ils fidèlement observés? Nous laissons à d'autres le soin de répondre. Disons seulement que ces conventions ne lient que les nations chrétiennes, et que la traite continue de se faire par les peuples infidèles. Nous le verrons dans le chapitre suivant.

### III

#### LE GÉLABA.

Transportons-nous sur les côtes orientales de l'Afrique, pays de Suéma, la jeune esclave dont nous entreprenons l'histoire. Croire que dans ces terres, habitées par des tribus arabes, la traite avec toutes ses horreurs y est inconnue, serait une erreur *funeste*.

Je dis *funeste*, parce qu'elle nous empêcherait de nous

intéresser au sort de tant de milliers de victimes, dignes de toute notre compassion. Trois sortes d'agents se livrent à l'odieux commerce de chair humaine : le *Gélaba*, les *Traitants* et les *Caravanes*. Nous allons donner une idée de ces trafiquants au cœur de tigre.

Le *gélaba*, dont le nom est synonyme de voleur, est un brigand qui marche tantôt seul, tantôt avec quelques-uns de ses pareils, et dont l'industrie consiste à voler les jeunes enfants, surtout les petites filles de quatre ans et au-dessus.

Avides autant que cruels, les *gélaba* ne craignent pas de faire des centaines de lieues dans l'intérieur des terres pour chercher leur proie. Ces êtres inhumains rôdent sans cesse comme des éperviers, autour des cases des pauvres nègres, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable d'exercer leur rapine. Voici quelques-uns de leurs récents exploits.

Au centre de l'Afrique centrale, à Tégélé, vivait une famille nègre, des plus aisées du pays. Cette famille fut assaillie par les *gélaba* qui voulaient enlever les jeunes filles au nombre de trois, et en faire un objet de spéculation.

Le père accourut à la défense de ses enfants, et déploya tant de valeur que les ravisseurs furent obligés de renoncer à leur entreprise. Cet homme mourut bientôt et laissa sans appui sa femme et ses enfants.

La pauvre mère frissonnait à chaque instant, dans la crainte de voir ses filles mises en pièces par les bêtes féroces ; ou, ce qu'elle redoutait encore plus, de les voir tomber entre les mains des *gélaba*, qui les arracheraient de son sein pour les traîner sur les marchés et les plonger dans l'esclavage.

Aussi cette pauvre mère avait-elle un soin extrême, à la tombée de la nuit, de réunir autour d'elle sa petite famille, de fermer soigneusement toutes les ouvertures de sa case, et d'amonceler à l'entrée tous les meubles qu'elle possédait, pour s'en former une espèce de rempart. Assez heureuse pour se garantir de la griffe des lions et des tigres, la pauvre famille ne le fut pas assez pour échapper longtemps aux mains des ravisseurs. Bien souvent déjà la mère avait tremblé à l'idée de ce péril.

Tandis qu'elle travaillait aux champs, et que ses enfants l'aidaient ou s'amusaient sur l'herbe, elle avait aperçu certaines figures sinistres qui rôdaient dans les environs. Ces étrangers faisaient signe à l'une ou à l'autre des enfants, de venir à eux et de les suivre, comme s'ils avaient eu quelque chose à leur donner ou à leur communiquer un secret.

A cette vue, le sang de la pauvre mère se glaçait dans ses veines ; et, comme la poule qui aperçoit l'épervier, elle se hâta de quitter les campagnes solitaires, afin de chercher, pour elle et pour les siens, un refuge dans les habitations.

Mais une nuit, pendant que toute la famille était plongée dans le sommeil, on entendit tout à coup des gens qui renversaient des meubles entassés à l'entrée. Tous sautent, épouvantés, hors de leur couche ; hélas ! il était trop tard.

Une bande de gélaba armés s'empare de chacun d'eux. On leur impose, sous peine de mort, le plus rigoureux silence, afin que leurs cris ne soient point entendus des cases voisines : on les enchaîne tous. La mère et les enfants sont entraînés comme des bêtes de somme.

Le plus jeune enfant, ne comprenant pas le danger, pousse des cris d'effroi. A l'instant il est mis en pièces, sous les yeux de sa mère et de ses sœurs.

Les brigands marchèrent sans s'arrêter toute la nuit et le lendemain, traînant avec eux leurs malheureuses victimes. Arrivés à un endroit où ils se crurent à l'abri des poursuites des parents ou des voisins de leurs captifs, ils firent halte et partagèrent leur butin. La mère échut à l'un, les filles à d'autres, et la séparation fut éternelle.

Une de ces pauvres enfants, à peine âgée de sept ans, tomba bientôt malade de chagrin, de fatigues, de privations et de mauvais traitements. Son maître, qui ne voyait plus en elle qu'un embarras, commanda à un autre esclave de grimper sur un arbre, et d'y attacher la jeune fille par les mains et par les pieds : après quoi il s'éloigna.

Elle était presque mourante, lorsqu'il passa dans ce sentier une autre troupe de gélaba. L'un d'entre eux remarqua la jeune fille suspendue, et s'aperçut au tremblement des membres, puis à un faible gémissement, qu'elle respirait encore.

Il monte à l'arbre, détache cette proie inattendue et essaye de la rappeler à la vie. L'enfant reprend connaissance. Le voleur l'apporte au milieu de la bande qui le plaisante sur sa capture.

Au bout de quelques heures de marche la jeune fille retombe dans son premier épuisement. Alors le gélaba, persuadé qu'elle mourrait avant peu, la lance d'un coup de pied au milieu des sables et continue sa route, sans même avoir la compassion dénaturée de la suspendre à un arbre, pour l'empêcher de devenir la proie du tigre.

La Providence veillait sur la petite orpheline. Un nègre, qui servait d'avant-garde à la caravane d'un riche marchand, aperçut la malheureuse enfant, s'approcha d'elle, la plaça sur un chameau et la conduisit de la sorte jusqu'au premier marché, où le marchand la vendit, à vil prix, comme une marchandise avariée.

Cependant, sa santé s'étant un peu rétablie, elle fut vendue successivement à plusieurs maîtres, jusqu'à ce que le vénérable abbé Olivieri la trouva exposée en vente sur le marché d'Alexandrie, l'acheta et la conduisit en Europe où, devenue héroïquement chrétienne, elle est morte en odeur de sainteté, à peine âgée de seize ans.

Une autre enfant du désert, également sauvée par le saint prêtre que nous venons de nommer, raconte ainsi, dans son naïf langage, l'histoire de son enlèvement :

“ Ma mère était bien belle, mais noire. Elle avait beau coup de femmes pour la servir. Mon papa était toujours bien vêtu, non comme les Turcs, mais comme les Arabes. J'étais leur unique enfant. Ils me laissaient jouer toute seule dans la cour de la case, qu'une femme venait fermer, afin que le gélaba n'entrât pas.

“ Un jour que j'étais là, m'amusant avec de petites pierres, j'entendis quelqu'un marcher derrière moi, et j'aperçus un gélaba, portant sur ses épaules un sac tout souillé de sang, et un long couteau à la main.

“ Mon premier mouvement fut de me lever et de fuir en criant ; mais cet homme me prit par la main, et me dit : Si tu cries, je te coupe la tête et te mets dans ce sac.

“ Pour ne pas aller dans ce maudit sac, je retins mes larmes, mais le cœur me battait si fort, que je ne pouvais presque plus respirer, et le gélaba m’ayant prise dans ses bras, se mit à courir. Quand nous fûmes loin de ma maison, il me posa à terre ; et, me tenant par la main, il me faisait courir si vite, que je ne pouvais le suivre. Impossible à moi de faire des pas plus longs, parce que j’avais des jambes petites, toutes petites, et des épines enfoncées dans mes pieds, d’où ruisselait le sang.

“ Alors, cet affreux gélaba, voyant que je ne pouvais plus avancer, me prit entre ses bras et me porta chez lui. Sa femme, me trouvant si petite, me plaça sur ses genoux, et se servit d’une grosse épine pour retirer toutes les autres, et me donna ensuite un peu de pain.

“ Quelques jours après, le gélaba partit de cette maison, et m’attachant avec d’autres petites négresses, qu’il avait également volées, il nous mit toutes sur un chameau.

“ Nous restâmes ainsi bien longtemps dans cette position, avançant jour et nuit, et, la corde qui nous tenait attachées s’étant une fois rompue, nous tombâmes toutes par terre. Cet homme, qui conduisait le chameau, nous accabla de coups de pieds et de poings, jusqu’à ce que nous y fûmes remontées.”

Rien n’est plus tristement exact que le récit de cette jeune enfant. Lorsque les malheureuses petites créatures sont tombées entre les mains de leurs ravisseurs, on en charge outre mesure des chameaux et des dromadaires.

Heureuses celles qui ont pu se blottir en quelque coin des grandes valises rouges, que l’on met en guise de selles sur le dos de ces montagnes ambulantes.

Les autres, suspendues par le bras ou par le ventre, ou bien liées deux et trois ensemble, et jetées comme un fardeau quelconque sur les bosses de l’animal, se débattent ainsi jusqu’à ce que le mouvement de la marche leur ait fait trouver une position supportable.

Pourvu qu’au terme du voyage ces pauvres enfants n’aient point les nerfs tout à fait brisés, et la respiration éteinte, peu importe tout le reste à leurs féroces conducteurs.

Qui dira tout ce qu’elles ont à souffrir, dans un trajet quel-

quelques fois de cinq ou six cents lieues, à travers les déserts de la zone torride, depuis leur pays natal jusqu'à l'embouchure du Nil, ou à quelque part de la côte africaine ?

Vendues et revendues plusieurs fois dans le cours du voyage, elles finissent par devenir la propriété de riches marchands, qui font en grand cet infâme commerce.

Quand leur cargaison est complète, ils forment des caravanes qu'on voit arriver, dans l'appareil que nous avons décrit, aux marchés de Quiloa et de Khartoum. De là, on expédie la *marchandise*, à travers les sables de la Nubie inférieure, jusque dans la basse Egypte.

Tel est, au témoignage de l'histoire, le spectacle qui se reproduit incessamment, depuis des siècles, sur la terre de Cham, cette grande fabrique d'esclaves pour l'ancien et le nouveau monde : spectacle déchirant qui encore aujourd'hui s'offre aux regards de tous les voyageurs.

Qui le fera cesser ? une seule chose : l'évangélisation catholique de ces malheureux peuples. Mais l'évangélisation demande trois conditions :

Des prières : nos religieuses établies sur les différents points de l'Afrique, les répandent en abondance et avec larmes.

Des sueurs et du sang : nos missionnaires en versent par torrents.

De l'argent : c'est aux jeunes chrétiennes de l'Europe, aux jeunes Françaises en particulier, à fournir la rançon de leurs sœurs.

*Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous même.*

#### IV

##### LES TRAITANTS.

Si, dans ses rapports avec les pauvres nègres, le gélaba doit être comparé au chien qui chasse isolément et qui ne peut, en fin de compte, prendre que peu de gibier, les traitants représentent la meute nombreuse et bien dressée, dont l'ardeur porte le ravage dans des forêts entières, qu'elle dépouille de leurs habitants.

Ces nouveaux chasseurs d'esclaves sont des marchands arabes, et même européens, établis le long des côtes de l'Afrique australe et orientale, depuis le détroit de Mozambique jusqu'à Quiloa, Zanzibar et même plus loin : c'est-à-dire dans une étendue d'environ six cents lieues.

Les traitants peuvent se diviser en deux catégories : les acheteurs d'esclaves et les pourvoyeurs de la marchandise.

Aux yeux de la religion et de l'humanité, ils sont aussi coupables les uns que les autres : car, s'il n'y avait pas d'acheteurs, il n'y aurait pas de vendeurs, partant pas de chasseurs.

Ne conservant d'humain que le nom, ces êtres sans entrailles provoquent ou exercent encore aujourd'hui, dans l'Afrique orientale, les mêmes horreurs que nous avons signalées sur la partie occidentale de la Péninsule africaine.

Pour faire la chasse en grand, et bien loin dans l'intérieur des terres, le traitant corrompt, au moyen de quelques marchandises de traite, des tribus indigènes, qui font la chasse pour son compte.

Entre beaucoup d'autres, on cite la tribu des Mzaramo, voisine de Zanzibar. Cette tribu se livre bien un peu à la culture, mais elle n'élève pas de hétéail, si ce n'est quelques chèvres dont elle fait le commerce.

La chasse aux esclaves, qu'elle pratique avec habileté, lui procure d'assez gros bénéfices pour lui permettre de vivre à peu près sans travail, et satisfaire son goût pour la parure, trait caractéristique de la race.

Un intrépide voyageur, le docteur anglais Livingstone, qui pendant les années 1860, 1861, 1862, 1863, a visité une grande partie de l'Afrique méridionale, parle ainsi des horreurs de la traite, dont il a été souvent témoin :

“ Un jour le chef d'un village nous apprit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser la bourgade pour se rendre à Tété.

“ En effet, il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, lorsqu'une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline et prit le sentier du village.

“ Armés de fusils, et parés de divers objets de toilette, les Noirs, agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs et à l'arrière de la bande, marchaient d'un pas délibéré. Quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer blanc. Tous prenaient des airs de gloire, comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action.

“ Mais dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite que nous ne fîmes qu'apercevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds. Le chef demeura seul au poste.

“ Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il nous dit qu'il les avait achetés. Interrogés à leur tour, les captifs répondirent tous, à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en se défendant. Pendant que nous faisons cette enquête, le chef disparut.

“ Restés seuls avec nous, les prisonniers s'agenouillèrent et battirent des mains avec énergie, pour exprimer leur gratitude. Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants : il était difficile de délivrer les hommes.

“ Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche, de six à sept pieds de longs que maintenait à la gorge une tige de fer, solidement rivée aux deux bouts. La branche, fixée au cou du premier esclave, se rejoignait, fortement scellée, à la branche du second esclave. De plus, chacun des captifs avait les mains liées devant lui avec une corde, qui allait se rattacher au cou de celui qui le précédait.

“ Quand les hommes furent mis en liberté, nous dîmes aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord elles n'en voulurent rien croire : c'était trop beau pour être vrai.

“ Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles.

“ Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans : il y en avait même de plus jeunes.”

Ainsi furent délivrés quatre-vingt-quatre esclaves, hommes, femmes et enfants. Ils racontèrent à leurs libérateurs quelques-unes des atrocités commises par les traitants.

La veille, deux femmes avaient été tuées, pour avoir essayé de détacher leurs courroies.

Le chef avait dit à tous les captifs, qu'il leur en arriverait autant, s'ils cherchaient à s'évader.

Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle du pauvre petit.

Un homme accablé de fatigue et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache.

En continuant leur route vers le grand lac Nyassa, le docteur Livingstone et ses compagnons eurent le bonheur de délivrer plusieurs autres chaînes d'esclaves, qu'on amenait à Tété.

Mais que sont, grand Dieu ! les quelques centaines de malheureux arrachés aux mains de leurs ravisseurs, en comparaison de ceux qui étaient devenus, et qui chaque jour encore deviennent leur proie ? Le chapitre suivant donnera la réponse.

## V

### LES CARAVANES.

Sur les côtes orientales d'Afrique, depuis le cap Delgado jusqu'au cap Guardafiu, dans une étendue de plus de trois cents lieues, habitent de nombreuses tribus arabes. Actifs, entreprenants, d'une rare capacité pour le commerce et d'une rapacité proverbiale, ces descendants d'Ismaël vont et viennent sans cesse dans l'intérieur de l'Afrique, où ils exploitent les pauvres nègres.

Pour faire ces lointains voyages, ils organisent des caravanes plus ou moins nombreuses. A leur tête ils mettent quelques-uns des leurs, hommes éprouvés, armés jusqu'aux dents et investis du droit de vie et de mort.

En guise de bêtes de somme, ils prennent des nègres esclaves, qui servent tout à la fois de porteurs et de guides.

Les marchandises consistent, le plus ordinairement, en étoffes de différents genres et de différentes couleurs, en cotonnades, en fil d'archal, en verroteries et autres menus objets dont les nègres sont curieux.

La cargaison, répartie en ballots de poids à peu près égaux, est placée sur les épaules et sur la tête des porteurs, dont les uns sont chargés des provisions de bouche et des objets de campement.

En avant marche le guide, *Kirangozi*, son sac sur l'épaule, son pavillon à la main, son cornet de fer blanc au côté. Ainsi organisés, ces hardis trafiquants ne craignent pas de s'avancer à cinq ou six cents lieues dans l'intérieur de la grande terre.

Là, ils échangent leurs marchandises contre les productions du pays, ambre gris, ivoire, et surtout esclaves de tout âge et de tout sexe.

La marchandise humaine est traitée comme nous avons vu dans le chapitre précédent. Les tribus noires, qui connaissent l'avidité des Arabes pour les esclaves, se font la guerre afin de s'en procurer et de les vendre au passage des caravanes. Excitées par l'appât du gain, et souvent fomentées par des traitants étrangers, ces guerres fratricides sont sans pitié.

Outre nos missionnaires catholiques, les voyageurs anglais, bien que protestants, mais que nous aimons à citer à cause de leur exactitude, ne peuvent contenir ni leur douleur ni leur indignation, lorsqu'ils parlent des atrocités et des ravages, accompagnement inévitable de ce vaste commerce de chair humaine. Entre tous laissons encore parler le docteur Livingstone.

“ Pendant notre séjour sur les rives du Nyassa, nous avons pu constater que la traite s'y faisait avec une effroyable activité. Nous tenons du colonel Rigby, consul anglais et chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique, à Zanzibar, qu'il passe à la douane de cette ville, venant de la seule région du Nyassa, dix-neuf mille esclaves par an.

Ce chiffre, bien entendu, ne comprend pas les esclaves expédiés dans les rades portugaises.

“ Et qu'on ne se figure pas que ce chiffre de dix-neuf mille représente toutes les infortunes que cause cet envoi annuel au marché de Zanzibar.

“ Les captifs qu'on arrache du pays ne forment qu'une légère fraction des victimes de la traite. Nous n'avons pu nous faire une idée de ce commerce atroce, qu'en le voyant à la source.

“ Pour quelques centaines d'individus que procure une de ces chasses, des milliers d'hommes sont tués, ou meurent de leurs blessures, tandis que les autres, mis en fuite, expirent de faim et de misère.

“ D'autres milliers périssent dans les guerres civiles ou de voisinage, tués, qu'on ne l'oublie pas, par les demandes des acheteurs d'esclaves.

“ Les nombreux squelettes que nous avons trouvés dans les bois ou parmi les rochers, près des étangs, le long des chemins qui conduisent aux villages déserts, attestent l'effroyable quantité d'existences sacrifiées par ce trafic maudit.

“ D'après ce que nous avons vu de nos propres yeux, nous avons la ferme conviction, et jamais opinion ne fut plus consciencieuse, que chaque esclave ne présente pas le *cinquième* des victimes de la traite.

“ Les survivants d'une petite bourgade, située au pied du Morambala, avaient été réduits à la dernière misère, par le fameux Mariano, le grand pourvoyeur des traitants portugais. On voyait les femmes chercher des insectes, des racines, des fruits sauvages, tout ce qui pouvait être mangé, afin de traîner, s'il était possible, leur triste existence jusqu'à la moisson prochaine.

“ Tous les jours nous rencontrions des cadavres flottants sur la rivière, et chaque matin il fallait enlever des roues de notre vapeur, ceux que les palettes avaient retenues pendant la nuit.

“ Cet immense ravage brisait le cœur. Les rives du lac, autrefois si populeuses, étaient désertes, les villages brûlés. Un silence de mort avait succédé au bruit joyeux des bourgades, où la foule industrielle nous avait vendu les produits de son travail.

“ Des spectres effrayants, dont la taille laissait pourtant entrevoir la jeunesse, filles et garçons, les yeux éteints, rampaient à l'ombre de cases désertes; quelques jours encore, et tués par la faim, ils augmentaient le nombre des victimes de la traite.

“ Notre expédition est la première, nous le croyons du moins, qui ait vu la traite au lieu même de son origine, et l'ait suivie dans toutes ses phases: voilà pourquoi nous avons décrit en détail les diverses pratiques de cet odieux négoce.

“ Cette vente de l'homme est la cause de tant de meurtres, qu'elle ne doit pas plus être classée parmi les branches de commerce, que le vol de grand chemin, l'assassinat ou la piraterie.

“ Les coupables seuls ne sont pas vendus. L'enfant d'un pauvre est aussi saisi en paiement d'une dette ou d'une amende. Viennent ensuite les voleurs (gélaba) qui, soit isolément, soit par groupes, enlèvent les enfants, quand les pauvres petits vont puiser de l'eau ou chercher du bois.

“ Nous avons vu des districts, où chaque demeure est entourée d'une estacade, et les habitants n'étaient pas en sûreté. Ces rapt, d'abord partiels, amènent des représailles.

“ Des bandes se forment, la lutte grandit. Ce qui avait lieu de village en village, se passe de tribu à tribu. Le parti le plus faible devient errant, se procure des armes en vendant ses captifs, attaque les tribus paisibles, et n'a d'autre emploi que d'approvisionner de chair humaine les marchés de la côte.

“ Des troupes armées, conduites par des agents commerciaux, appartenant à des Arabes et à des Portugais de la côte, sont expédiées dans l'intérieur de la grande terre avec des quantités considérables de mousquets, de munitions, de grains de verre, et de cotonnade.

“ Ces derniers articles servent, au début du voyage, à payer les frais de route et à faire des achats d'ivoire. Mais il n'est pas une de ces caravanes qui n'ait accompagné les indigènes dans leurs razzias et n'ait attaqué une peuplade quelconque, dans l'intention d'y faire des captifs. Nous n'avons pas un seul exemple du contraire.

“ Ce dernier système des bandes guerrières trafiquantes, est surtout celui des Portugais de Tété, et le carnage dont il nous a donné le spectacle défie toute description.

“ Comme tous les médecins, nous avons assisté à des scènes bien douloureuses; le tableau de la mort nous est familier. Mais les horreurs produites par le commerce de l'homme, dépassent tout ce que nous aurions pu croire.”

Si au continuel trafic des esclaves, qui s'exerce avec plus

ou moins d'activité, mais avec une égale barbarie, sur toute l'étendue de la péninsule africaine, on ajoute l'anthropophagie, l'adoration du serpent et les sacrifices humains, dans lesquels périssent chaque année des milliers de victimes, on conviendra sans peine que l'Afrique est incomparablement la partie du monde la plus malheureuse, la plus abandonnée, et par conséquent la plus digne de notre compassion.

S'il plaît à Dieu, nous publierons bientôt un ouvrage qui fera connaître, du moins en partie, le déplorable état de l'Afrique orientale, ainsi que le vaste projet formé depuis peu, pour arracher la terre de Cham à sa dégradation tant de fois séculaire.

Jusque-là, les détails parfaitement authentiques, contenus dans les chapitres précédents, sont la confirmation et l'explication anticipées de l'histoire de Suéma, que nous allons recueillir de sa propre bouche.

## VI

### LE PAYS DE SUÉMA.

Nous voici dans la ville de Zanzibar, capitale de l'île de ce nom et d'un vaste royaume, qui comprend toute l'étendue de l'Afrique orientale, depuis le cap Guardafiu jusqu'au Mozambique.

Entrons dans la maison de la mission catholique, fondée depuis peu par les Pères de la *Cong. du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie*.

Autour de nous se remue un petit peuple de cent soixante-dix enfants nègres; aujourd'hui ils sont trois cents de quatre à quinze ans, rachetés de l'esclavage par les missionnaires, sur le marché de Zanzibar.

Confiés spécialement aux frères de la Congrégation, les petits garçons, de tout âge, ont leur logement et leurs ateliers dans une aile séparée de la maison.

Les petites filles occupent un corps de bâtiment, voisin de l'humble et pauvre chapelle. Elles sont élevées par les *Filles de Marie*, venues de l'île Bourbon.

C'est plaisir de voir la docilité, la gaiété, la santé, l'intelligence de tout ce petit monde, pépinière chrétienne de l'Afrique orientale.

Parmi ces jeunes Africaines, il en est une à peine âgée de dix ans, qui se distingue par l'élévation de sa taille, par la délicatesse de ses traits, par la modestie de son maintien et par la naïveté de son langage.

Son nom africain est **SUÉMA**: son nom chrétien, **MADELEINE**.

Quand elle fut un peu habituée à la maison, et qu'il devint possible de comprendre sa langue, ses compagnes, de concert avec les missionnaires et les religieuses, la prièrent, avec instance, de leur raconter son histoire : Suéma y consentit.

Avec une candeur et un accent de vérité qui ne se peuvent rendre, elle fit la relation suivante, recueillie mot à mot et traduite en français, à mesure qu'elle sortait de sa bouche.

“ Je suis née dans le pays d'*Uamiao*, dont je ne connais ni l'étendue, ni les forces, ni les tribus ; car j'étais encore bien petite quand je l'ai quitté.

“ Tout ce que je sais, c'est que mon pays est situé entre celui d'*Allamnyndi*, et celui d'*Uamiassa*.

“ J'ai entendu dire qu'au levant du soleil d'*Allamnyndi* demeurent les *Naguindo*, qui sont voisins des peuples riverains de l'Océan, sujets du sultan de Zanzibar ; que les *Uamiassa* s'étendent jusqu'aux grands lacs, qui bornent leur pays au coucher du soleil ; et que tout près de chez nous sont encore les *Makua* et les *Uelwanda*.

“ Mon pays est bien beau. On y voit beaucoup de ruisseaux qui traversent de grandes plaines, couvertes de grandes herbes vertes, et des rochers à pic qui sont le refuge de nos villages en temps de guerre. Ils sont si hauts qu'on dirait qu'ils touchent le ciel.

“ A côté, il y a de larges forêts, remplies de gibier et surtout de bêtes féroces. C'est dans ces grands bois que rugissent, la nuit et le matin, le lion et le tigre, et que paissent des troupeaux d'éléphants, dont les dents enrichissent mon pays.

“ Nos champs produisent tout ce qu'on veut. Deux fois par an on y sème des haricots, des lentilles, du mtama, du miarelli, des courges, des concombres, des patates, du manioc, des brèdes, du maïs et des ignames.

“ Les bananiers y poussent comme les arbres des forêts.

“ Dans les endroits humides on sème du riz, non pas pour le manger, puisqu'on ne l'aime pas ; mais pour l'échanger avec les caravanes arabes contre des potteries, de la cotonnade et du sel.

“ Dans nos villages les maisons ne sont pas rapprochées comme ici. Chaque case est séparée de celle des voisins par une grande étendue de champs dont on cultive une partie, et dont l'autre est réservée au pâturage.

“ On tient beaucoup à cet usage qui permet de garantir les récoltes contre les dégâts que causeraient les singes, les oiseaux et d'autres animaux ; ainsi que le bétail contre la dent vorace des bêtes sauvages : voilà ce qu'on disait chez nous.

“ On ajoutait que cet usage très ancien a encore un autre avantage, en ce que l'ennemi ne peut pas en temps de guerre surprendre tout le monde à la fois, ni incendier toutes les cases.”

Suéma en était là de son récit, lorsque la cloche, annonçant la fin de la récréation, lui ferma la bouche.

## VII

### USAGE BIZARRE ET SUPERSTITIONS.

Le lendemain, la récréation commençait à peine que Suéma fut entourée de ses maîtresses et de ses compagnes, avides de l'entendre. On lui adressa une foule de questions, auxquelles la jeune enfant répondit en ces termes :

“ C'est dans les grandes forêts que sont placés nos cimetières, pour lesquels on choisit l'endroit le plus isolé. Voici de quelle manière on fait les enterrements chez nous :

“ On dépose le corps dans une petite cabane, faite de branches d'arbres vertes. A côté du corps, si c'est celui d'un homme, on met des sagaïes, des arcs, des flèches et un bouclier.

“ Si c'est le corps d'une femme, on met à côté des marmittes, des upava (grandes cuillères en coco), et toutes sortes de petits objets de ménage. Les parents du défunt déposent aux pieds du cadavre un grand plateau de farine de mtama, pour faire de la bouillie.

“ Le lendemain ils viennent visiter la case funèbre. Si la farine de mtama a disparu pendant la nuit, on en conclut que la mort était naturelle, et on invite alors tous les voisins pour faire un grand repas.

“ Si, au contraire, la farine reste intacte, le décès est attribué au sortilège. Dans ce cas, la famille s'arme pour rechercher et punir le coupable.

“ Le défunt fait-il partie d'une famille puissante ? La guerre s'allume aussitôt dans le pays. C'est au point que souvent des villages entiers disparaissent par suite de cette croyance, dont je ne sais pas la raison.

“ Voilà où en est mon pays, qui malheureusement, ne connaît pas encore le bon Dieu. Mais ce n'est pas encore tout, comme vous allez voir.

“ C'est dans nos forêts que demeure le Zimé.

“ Le Zimé est un être méchant qui mange le monde. Il fait éprouver de cruelles souffrances et donne de terribles maladies aux personnes qui passent auprès de sa demeure, sans lui faire quelque offrande.

“ On dit que ce Zimé aime passionément la musique. Lorsqu'une personne qu'il attaque, a le courage de chanter ou de battre du tambour, il commence à danser.

“ Sa tête, ses bras, ses jambes se séparent ; ses yeux sortent de la tête, et chaque membre du corps danse séparément.

“ Lorsque le matin arrive, aux premières clartés du jour, tous les membres se rejoignent, et le Zimé disparaît.”

Ces superstitions tour à tour ridicules et cruelles dont parle Suéma, règnent sur toute l'étendue de l'Afrique, et presque toujours les femmes et les jeunes filles en sont les victimes préférées. Dans son voyage aux sources du Nil, le capitaine Speke rapporte ce qui suit :

“ Etant chez Rumanika, roi du Karagué, je me permis de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immolait tous les ans une vache devant le tombeau de son père.

“ Je ne sais pas, me répondit-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi, j'obtiendrai de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place, devant une des grosses pierres de la montagne, une certaine quantité de grain et de pombé (bière du pays), bien que je la sache incapable de manger et de boire.

“ Les hommes de la côte, et à vrai dire tous les indigènes pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie.

“ Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboïement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent aussi une vertu favorable ou contraire.”

Voilà les aruspices, toutes les superstitions de l'ancien monde païen encore en vigueur : tant il est vrai que le démon ne change ni ne vieillit.

Quant à la cruauté du grand Homicide, écoutons encore le célèbre voyageur.

“ Voici déjà quelque temps que j'habite l'enceinte de la demeure du roi de Ouganda, et par conséquent les usages de la cour ne sont pas pour moi lettre close. Me croirait-on cependant, si j'affirme qu'il ne s'est pas passé de jour, où je n'ai vu conduire à la mort, une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre de ces malheureuses jeunes femmes, qui composent le harem de Mtésa ?

“ Une corde roulée autour des poignets, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémis-

sements à fendre le cœur : *Hai, Minangé*, O mon seigneur ; *Mkama*, mon roi ; *Hai N'yawio*, ô ma mère !

“ Malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau ; bien qu'on entende ça et là quelque spectateur préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes, sacrifier à je ne sais quelle superstition ou quelle vengeance. ”

Jeunes chrétiennes, vous n'armerez pas votre bras, mais vous ouvrirez votre cœur à la compassion, pour délivrer vos sœurs d'un pareil esclavage.

*A continuer*

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-  
MACKENZIE.

(Extrême Nord de l'Amérique Septentrionale)

APPEL AUX AMES GÉNÉREUSES.

Le Vicariat Apostolique d'Athabaska-MacKenzie se trouve tout à fait dans l'extrême Nord de l'Amérique Septentrionale. Il est borné au sud par le diocèse de St-Albert, confié à Mgr Grandin, au nord par l'Océan Glacial, à l'ouest par le sommet des montagnes rocheuses, et à l'est par le nord de la Baie d'Hudson. Son étendue a plus de trois fois la superficie de la France. Il est confié aux soins de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et a pour premier vicaire apostolique Mgr Faraud, O. M. I., évêque d'Anemour, qui fut élu le 8 mai 1862, et sacré le 30 novembre 1863. Comme la santé de Mgr Faraud était déjà fortement ébranlée par de rudes travaux apostoliques et par des privations de tous genres, Sa Grandeur se sentait incapable de visiter son immense vicariat. C'est pourquoi, peu après sa consécration, il demanda et obtint un auxiliaire. Ce fut Mgr I. Clut, O. M. I., évêque d'Arindèle, qui fut élu le 3 août 1864, et sacré seulement le 15 août 1867.

Il n'y a que trente-neuf ans, en 1847, qu'un missionnaire Oblat visita la partie sud du vaste territoire qui devait former plus tard le Vicariat Apostolique d'Athabaska-MacKenzie. Ce fut le R. P. Taché qui se rendit jusqu'au fort Chipewyan [lac Athabaska], où il ne fit qu'un premier séjour de 3 semaines, mais baptisa cependant 194 infidèles.

Au mois d'août 1848, le R. P. Taché devenu plus tard archevêque de St-Boniface, visita pour la seconde fois le fort Chipewyan et y fit un séjour de 4 mois. La seconde visite, comme la première, fut couronnée d'un brillant succès.

En 1846, le R. P. Faraud, devenu plus tard le 1er vicaire apostolique d'Athabaska-MacKenzie, fut envoyé par le R. P. Taché, pour visiter les chers Indiens fréquentant le Fort Chipewyan, et, en 1850, il y retourna de nouveau pour y

établir une mission à poste fixe. Le 8 septembre 1851, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, il eut le bonheur d'inaugurer la première maison de mission, et lui donna naturellement le nom de N.-D. de la Nativité.

En 1858, le R. P. Grollier alla visiter le Fort du lac Athabaska, où il établit une nouvelle mission, dédiée à N. D. des Sept-Douleurs.

En 1855, le R. P. Grandin, devenu dans la suite 1er évêque de Saint-Albert, arriva à la mission de la Nativité. C'était le 3ème missionnaire du Nord.

En 1858, le R. P. Clut, après avoir passé un hiver à St-Boniface, où il fut ordonné prêtre par Mgr Taché, le 20 décembre 1857, arrivait lui aussi à la mission de la Nativité, en compagnie du R. P. Eyrard. Celui-ci avait les ordres de se rendre jusqu'à la mission de St-Joseph. Il allait rejoindre le R. P. Grollier. Mais celui-ci apprenant qu'un archidiacre anglican se rendait jusqu'au Fort Simpson, n'hésita pas, malgré de grands obstacles, à se rendre lui aussi au Fort Simpson, où il baptisa absolument tous les enfants métis et indiens. Après avoir obtenu le plus brillant succès désirable à ce Fort, le chef-lieu du district MacKenzie, il se rendit jusqu'au cercle Polaire, où il établit la mission de Good-Hope qu'il dédia à N. D. de Bonne Espérance.

Pour n'être pas trop long, je ne parlerai pas des établissements successifs, qui eurent lieu çà et là dans cet immense territoire de l'Extrême Nord. Qu'il me suffise de dire qu'en ce moment-ci, 6 décembre 1886, le Vicariat compte 12 missions centrales et 19 autres missions visitées une ou deux fois annuellement.

Avant l'arrivée des missionnaires dans le Vicariat, évidemment toutes les peuplades étaient payennes et plus ou moins barbares. Il y avait assez souvent parmi elles des actes d'anthropophagie ; de plus, les estropiés, les infirmes, les vieillards étaient souvent abandonnés dans les bois ou sur le bord des lacs et des rivières, et n'avaient qu'à mourir de faim ou à être dévorés par les bêtes sauvages. Les pauvres femmes âgées, lorsqu'elles n'étaient plus capables de rendre service ou incapables de marcher pour suivre la caravane, étaient

impitoyablement abandonnées même par leurs propres enfants. Les petites filles étaient très souvent enfouies toutes vivantes dans la neige, aussitôt après leur naissance. Comme leur sexe les rendait impropres à la chasse, on les regardait comme des bouches inutiles, et dès qu'il y avait dans la famille un nombre jugé suffisant de filles, celles qui venaient ensuite étaient impitoyablement sacrifiées par leurs parents barbares. Après l'arrivée des missionnaires, combien de femmes, devenues chrétiennes, se lamentaient devant eux d'avoir ôté la vie à leurs propres filles. J'en ai entendu une multitude moi-même se désoler de ces actes de barbarie. Quelques-unes me disaient cependant : « Il m'en coûtait beaucoup de jeter ma fille ou mes filles dans la neige, mais mon mari m'ordonnait avec menace de le faire. »

Mais je me hâte de dire que, grâce au zèle et au dévouement sans bornes des missionnaires, ce triste état de choses a bien changé. Dans une foule de nos missions, on ne compte plus un seul payen ; des tribus entières sont toutes catholiques, des catholiques pratiquants. Les hommes eux-mêmes donnent l'exemple. Ils sont souvent plus instruits que les femmes, sachant lire dans les livres syllabiques, composés en leurs langues respectives par les missionnaires. Un grand nombre de femmes ne veulent pas se laisser dépasser par les hommes dans la science du livre, et lisent et écrivent bien. Les hommes sont tout aussi pieux et assidus à la fréquentation des Sacrements que les femmes. Nous avons toujours autant d'hommes que de femmes venant au Tribunal de la Pénitence et à la Table-Sainte. Que dis-je ? dans plusieurs de nos chères missions, il n'y a pas d'exception ni chez les hommes ni chez les femmes.

Le nombre actuel des missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans le Vicariat est de 23 ; 2 évêques et 21 Pères. Nous avons aussi 23 Frères Convers ou Catéchistes. Les Sœurs de la Charité de Montréal, dites Sœurs Grises, sont au nombre de 20 et ont 8 Tertiaires de St-François, pour les aider dans les gros travaux.

Les missionnaires, les religieuses, nos écoles, ne subsistent que par les œuvres admirables de la Progagation de la

Foi, et de la Ste-Enfance. L'œuvre apostolique, sous le patronage des Stes-Femmes de l'Évangile, nous envoie des ornements et du linge d'église.

C'est grâce à ces œuvres, à la propagation de la Foi surtout, que nous pouvons subsister et rester dans ces pays inhospitaliers. Nous n'avons absolument aucun casuel et aucunes ressources autres que celles provenant des œuvres mentionnées. Que toutes ces différentes œuvres reçoivent, au nom de tous les missionnaires du MacKenzie et au mien, nos plus sincères remerciements. Nous n'oublions pas de prier pour nos bienfaiteurs vivants et défunts. Chaque année, le 3 décembre, fête de Saint-François-Xavier, les missionnaires du MacKenzie, disent chacun la messe pour les bienfaiteurs vivants; et durant l'octave des morts, tous disent une messe pour les bienfaiteurs défunts. En outre, tous les membres de la congrégation des Oblats prient, chaque jour, à la prière du soir, pour les bienfaiteurs vivants et défunts.

Les missionnaires du MacKenzie n'ont pas reçu en vain jusqu'à ce jour les aumônes de leurs bienfaiteurs; ils ont grandement modifié les mœurs barbares dans ces contrées glaciales; mais ils auraient encore mieux réussi, s'il eussent été plus nombreux, et les aumônes ou ressources plus abondantes. Quelle pauvreté! quelles privations s'imposent les missionnaires et les religieuses qui viennent les aider dans l'éducation chrétienne des enfants, des orphelins surtout!

Cette feuille, comme l'indique son titre, est un appel aux *âmes généreuses*, aux jeunes prêtres et aux séminaristes des grands et des petits séminaires, et aussi aux bons jeunes gens des campagnes. Je dis que je fais un appel aux *âmes généreuses*, parce que je sais que ces âmes ne reculent devant aucun sacrifice.

Comme tous les missionnaires qui travaillent au MacKenzie appartiennent à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et que, du reste, dans ces régions glaciales, il y a tant et de si grands sacrifices à faire, tant de privations à endurer par pur amour de Dieu et des âmes, il est à souhaiter que tous les postulants pour ces missions aient le sincère désir de faire partie de cette congrégation.

Nous avons un très grand besoin de prêtres. Quoique nos Pères se multiplient plus que leurs forces ne le leur permettent, cependant un certain nombre de postes ne peuvent être visités chaque année. Quelques ministres protestants en profitent et jettent l'indifférence religieuse en certains quartiers. Il nous faudrait une dizaine de Pères de plus, supposé que les 23 missionnaires actuels soient tous valides ; mais, je viens de le voir de mes propres yeux, en revenant, l'été dernier, de notre mission centrale la plus éloignée dans le Nord, Good-Hope, établie au Cercle Polaire, j'ai vu en route une dizaine de nos Pères : eh bien ! plus de la moitié sont ruinés et exténués de fatigues et de privations. Par les lettres que je recevais de nos autres missions non sur ma route, j'apprenais avec douleur que le même mauvais état de santé existait partout.

Cependant ces chers Pères, me voyant ou me sachant gravement malade, m'ont fait une obligation de venir en pays civilisé chercher du repos et des soins.

Mais que j'avais le cœur gros en me voyant obligé de m'éloigner de ces chers missionnaires, dont plusieurs auraient eu besoin du même repos et des mêmes soins qu'ils voulaient me faire prendre ! Je me console à la pensée que, tout souffrant que je suis, je pourrai, je l'espère, leur venir en aide par une recrue de missionnaires à l'âme bien trempée et par des ressources.

Malgré nos 23 Frères Convers, dont plusieurs aussi sont ruinés de fatigue ou avancés en âge, nous aurions besoin d'une nouvelle recrue de Bons Frères Convers. Il nous est presque impossible de trouver parmi les indiens des gens aptes à faire nos travaux, car il ne savent pas travailler et ne veulent pas travailler. Ils préfèrent leur vie errante et aventureuse, afin d'être libres. Alors qu'arrive-t-il ? c'est que les pauvres missionnaires qui auraient besoin de tout leur temps pour ministère et l'étude difficile des différentes langues et dialectes sauvages, sont obligés de passer une grande partie de leur temps à faire des travaux manuels. L'Evêque d'Arindèle, qui écrit ces lignes, peut affirmer qu'au moins un tiers de sa vie de missionnaire a été employé à des travaux manuels très pénibles et qui lui prenaient trop

de son temps précieux. Si nous avions des Frères Convers en nombre suffisant, nous pourrions vaquer d'avantage à la conversion des âmes. Nos Frères, dans leur vie humble, ont part à la récompense du missionnaire qui sera grande.

Jusqu'en 1880, Mgr Clut n'avait jamais eu la consolation d'avoir un Frère pour l'accompagner dans ses longs et pénibles voyages d'hiver et d'été. Il n'avait souvent qu'un pauvre mercenaire Indien, et plusieurs fois il s'est vu abandonné en route, exposé à mourir de misère. C'est ce qui est arrivé à une foule de nos missionnaires. Mgr aurait bien pris à son service un des Frères de telle ou telle mission, mais chacune des missions avait un si grand besoin de frères, ou tel ou tel Père était moins fort que l'Evêque, alors celui-ci ne voulait pas les priver du secours d'un Frère. Cependan, depuis une recrue de Frères qu'il avait faite en 1879, il s'est accordé le *luxé* d'un Frère Convers, durant le seul temps de ses voyages.

En 1883, le R. P. LeCorre nous amena de Bretagne une excellente nouvelle recrue de Frères. Mais si je pouvais encore en recruter une douzaine, je serais bien fier.

Donc les bons jeunes gens des campagnes qui se sentent de l'attrait pour la vie religieuse, et qui voudraient contribuer au salut des âmes par la vie humble de nos Frères, devraient venir s'enrôler au service des missionnaires. Je les engage au nom de notre divin Maître qui a tant aimé les âmes et qui a tant souffert pour les racheter. Au nom de ces chères âmes qui se perdent, je fais donc appel aux âmes courageuses des jeunes prêtres, des séminaristes des grands et petits Séminaires, afin que quelques-uns viennent se joindre à nous pour travailler directement au salut des âmes.

Je fais le même appel aux jeunes gens moins instruits, mais bien pieux et bons chrétiens, à venir travailler eux aussi par leur bon exemple, leur zèle et leur dévouement à la conversion des âmes les plus abandonnées. Nos Frères portent, comme les Pères, le nom de missionnaires ; au MacKenzie, ils ont l'honneur d'être assis à la table des Pères et à celle de l'évêque lui-même, quand ils se trouvent dans la même mission ou en voyage avec lui. Oh ! bons jeunes gens de la campagne, ne voyez-vous pas les pauvres mission-

naires, l'évêque lui-même succomber sous le poids de travaux manuels de tous genres ? Ne voyez-vous pas nos bons sauvages qui vous invitent à leur donner l'exemple de la prière, de l'humilité, du travail et du sacrifice ? Que le pauvre évêque d'Arindèle retournerait heureux dans ses chères missions, si un bon nombre de jeunes prêtres, de séminaristes et de Frères Convers l'y accompagnaient à son retour, ou même si quelques-uns l'y précédaient ! Je prie humblement le clergé d'avoir pitié de nos chères missions et d'encourager, au besoin, les jeunes gens de leurs paroisses respectives à répondre à notre appel.

Si quelques-uns des lecteurs de ces pages veulent répondre à la grâce du St-Esprit qui leur inspirera le dévouement nécessaire, s'ils se sentent vraiment appelés à cette vie de sacrifices par excellence, qu'ils ne craignent pas de s'adresser à *Mgr. I. Clut, à l'Hôtel-Dieu, Montréal Canada*. Lors même qu'il s'absenterait, même en allant en France, on lui ferait parvenir fidèlement toutes les lettres qui lui seraient adressées à l'Hôtel-Dieu.

Je dois faire connaître que ce ne sera qu'au printemps de 1888 que je pourrai m'en retourner. Ma santé ébranlée et une foule de graves raisons pour le bien de nos missions me retiendront en Canada ou en France jusqu'à cette époque. Cependant les sujets bien décidés à embrasser la vie de sacrifices de nos missions feraient bien de prendre leur détermination au plus tôt. Car alors je leur ferais faire leur Noviciat à Lachine, et les scolastiques, une fois leur noviciat d'un an achevé, seraient envoyés à notre scholasticat d'Archeville, près d'Ottawa, afin d'y terminer leurs études théologiques ou pour y attendre mon retour. Si quelques-uns avaient achevé leur théologie ou étaient sur le point de la terminer, je les enverrais dans nos missions, aussitôt après la fin de leur noviciat, car le besoin de missionnaires y est plus qu'urgent,

On peut aider nos scholasticats, nos noviciats, nos juniorats, qui sont les sources où s'alimentent nos missions, soit en y dirigeant les jeunes gens qui donnent des marques d'une vocation sérieuse, soit par la fondation de bourses, soit par des souscriptions annuelles, en argent ou en nature. Nos écoles du MacKenzie peuvent être aidées également par ces

mêmes moyens, et 60 dollars feraient une bourse annuelle pour élever un orphelin ou une orpheline au MacKenzie. Ce serait une très grande charité pour la mission et pour l'enfant adopté.

Je dis à dessein ce qui précède, afin que ceux qui ne peuvent se faire missionnaires puissent avoir le moyen de prendre part aux mérites et à la récompense des missionnaires, en les aidant par leurs prières et leurs aumônes.

O vous tous, prêtres, religieux et chrétiens de l'univers, qui aimez Jésus-Christ et les âmes rachetées par son sang précieux, voyez ces milliers d'infidèles qui vous tendent les bras, venez à leur secours, selon vos moyens, par vos prières et vos aumônes, ou en vous donnant à eux par la vie de missionnaire, et votre récompense sera grande dans le ciel.

Pour ce qui est des sujets, je fais un appel spécial pour les missions du MacKenzie. Mais si le climat rigoureux de cet immense pays effrayait quelques-uns, qui cependant désireraient devenir Oblats de Marie Immaculée, je puis leur dire qu'ils peuvent facilement atteindre à leurs aspirations, car la congrégation des Oblats, toute récente qu'elle est, a été bénie de Dieu, et est répandue dans presque tous les climats de la terre.

En terminant, comptant sur la sympathie des lecteurs bienveillants de cet appel, j'élève mes mains suppliantes vers le ciel, afin de bénir tous les lecteurs, leur demandant, à leur tour, de prier pour moi et pour les missions d'Athabaska-MacKenzie.

† ISIDORE CLUT, O. M. I.  
Ev. d'Arindèle,

Auxiliaire du Vic. Ap. d'Athabaska-MacKenzie.

---

# LETTRE DE FRERE MARIE, DE BREST

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE TERRE-SAINTE

A Mr. H. TÊTU, P<sup>re</sup>, Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Paris, le 27 Octobre, 1886.

Pour répondre à votre gracieuse demande du 20, je m'empresse de vous envoyer deux brochures sur la mission de Terre-Sainte à laquelle vous êtes si dévoué. Elles vous donneront plus détaillés que je ne pouvais le faire dans une lettre ou un article, les divers renseignements que je possède moi-même à ce sujet. J'ajoute seulement quelques mots sur les dernières œuvres de nos Pères depuis l'impression de ces brochures.

## I.—SANCTUAIRES.

1. La chapelle sur l'emplacement de la maison de St Jacques à Jaffa de Galilée a été reconstruite récemment
2. L'église du sanctuaire de Cana;
3. " " Séphoris;
4. " " Naïm;
5. Un oratoire a été élevé sur le lieu de la VIIe station du Chemin de la Croix.

## II.—PAROISSES.

1. Reconstruction de l'église paroissiale de Ste Catherine à Bethléem;
2. Reconstruction aussi de l'église paroissiale de St Sauveur à Jérusalem, église dans laquelle S. S. Léon XIII a reporté les indulgences accordées au S. Cénacle qui se trouve depuis trois siècles entre les mains des infidèles;
3. Construction d'une nouvelle église paroissiale à Alexandrie d'Egypte;
4. Même œuvre au Caire.

## III.—MISSIONS PROPREMENT DITES.

1. Ouverture d'une station de mission à Ain-Tab;
2. " " " à Don Kaleb;
3. " " " à Cana.

IV.—CONVERSIONS.

De 1878 à Janvier 1886, c'est-à-dire pendant les 7 dernières années, les conversions d'infidèles ou de schismatiques ont dépassé le chiffre de 600, sans compter un grand nombre d'enfants infidèles baptisés au moment de la mort.

V.—ÉCOLES.

1. Ouverture d'écoles à Ain-Tab, 2.
2. " " à Cana 2.
3. " " à Don Kaleh, 1.
4. " " à Yéni-Kaleh, 1.
5. " " à Alexandrie, 1.

Un ouvroir a été créé pour les jeunes filles à Jérusalem sous la direction des Sœurs du F. O. dont la maison est entretenue par la Custodie de Terre-Sainte.

Un petit séminaire gratuit a été adjoint à notre collège d'Alep et notre école professionnelle de Jérusalem a été complètement réorganisée. Un nouveau local a été bâti, de sorte que les apprentis peuvent être reçus en plus grand nombre.

Voilà, Monsieur l'Abbé, les progrès faits dans la Custodie de Terre-Sainte, progrès qui seraient encore plus considérables si les ressources étaient plus abondantes.

Ne sachant de quelle place je pourrais disposer dans *Les Annales*, j'ai pensé qu'il serait plus utile de vous adresser les deux brochures dont j'ai eu l'honneur de vous parler au commencement de cette lettre ; ainsi vous pourrez prendre ce qui vous paraîtra plus utile à la mission ou plus intéressant pour vos lecteurs.

Je me permets d'y ajouter un troisième opuscule qui vous fera voir que les traditions du martyr ne sont pas oubliées.

Veillez agréer, Monsieur l'Abbé, avec mes remerciements, les plus vifs hommages de mes sentiments bien respectueux.

Fr. MARIE, de Brest,

Com<sup>re</sup> général de T. Ste.

# LA CUSTODIE FRANCISCaine.

DE TERRE-SAINTE.

MESSIEURS,

Toujours en France les œuvres de Palestine ont éveillé les plus vives sympathies, toujours les intérêts de l'Orient ont rencontré dans notre pays des défenseurs aussi dévoués que généreux et désintéressés, toujours les noms de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth ont trouvé écho dans le cœur des Français.

Au lieu de nous arrêter au XIX<sup>e</sup> siècle, si nous parcourons les pages plus anciennes de l'histoire ecclésiastique, nous trouvons que les Croisades furent inspirées par un Français. La première fut prêchée en France, fut conduite par un Français, et le royaume latin de Jérusalem fut un royaume Français.

Certes, il est beau de voir déjà se manifester, il y a mille ans, l'élan généreux qui pousse le peuple français vers l'Orient ! Plusieurs des royaumes ou des empires qui nous entourent n'existaient même pas alors ! Pourtant nos traditions franco-orientales sont plus anciennes encore, elles remontent à Charlemagne au moins. Cet Empereur avait fait bâtir un hôpital à Jérusalem pour recevoir les pèlerins, et assigné des revenus à cette pieuse fondation. L'amour du chef des Carolingiens pour les Saints Lieux était même si connu, qu'il recut d'Aroun-al-Raschyd les clefs de Jérusalem, que celui-ci lui envoyait comme un don de valeur inestimable.

Entrés dans Jérusalem en 1099, les Croisés durent quitter cette ville en 1187 ; ils la reprennent en 1240, mais les kharésniens, venus au secours des musulmans, s'en emparent bientôt et la saccagent en 1245.

Une dernière forteresse, un dernier boulevard restait aux Croisés : Saint-Jean d'Acro et son territoire ; mais en 1291 ils en sont chassés complètement.

Il y avait eu pendant près de deux siècles un nombreux clergé latin dans la Palestine et dans la Syrie ; la hiérarchie ecclésiastique était établie et les divers Ordres religieux monastiques ou militaires, avaient multiplié leurs fondations. Or, depuis cette date à jamais lugubre de 1291, tous s'étaient réfugiés en Europe à la suite des Croisés forcés de se retirer. Seuls, les Franciscains étaient restés et avaient

comblé les vides que la tyrannie et la cruauté de l'Islam avaient faits dans leurs rangs ; seuls aussi ils sont demeurés jusqu'à ce jour, gardiens fidèles et dévoués jusqu'au sang, jusqu'à la mort, de ces Lieux-Saints que l'Europe chrétienne avait voulu conquérir à l'Église.

Les Franciscains ont donc, dans la mesure du possible, continué l'œuvre des Croisés inspirée par Urbain II, œuvre catholique surtout, et française par excellence.

Je voudrais, Messieurs, dans ce rapport, vous montrer ce qu'a toujours été et ce qu'est aujourd'hui la Custodie de Terre-Sainte ; c'est-à-dire sa vie, son zèle et ses œuvres depuis six siècles. Je terminerai en rappelant les anciennes traditions de la France à l'égard des Saints-Lieux, et en signalant les points si dignes à tant de titres d'attirer l'attention des catholiques français.

Les œuvres de notre Custodie de Terre-Sainte sont, malgré leur importance, presque totalement inconnues, lorsqu'elles ne sont pas *méconnues* et parfois étrangement défigurées.

La custodie a une double raison d'être et poursuit un double but : le premier a pour objet les sanctuaires élevés sur les lieux consacrés par le souvenir des faits évangéliques, dont ils ont été les témoins vénérés ; le deuxième concerne la Mission proprement dite.

On peut, dans notre Mission, considérer, quant aux moyens employés, trois groupes d'œuvres principales :

La conversion des infidèles et des hétérodoxes ;

Le Ministère paroissial à l'égard des chrétientés déjà formées ;

L'Enseignement de la jeunesse des deux sexes, y compris la charge et le soin des orphelins et des veuves.

La garde des sanctuaires se subdivise à son tour en plusieurs œuvres concourant au même but : tels que l'acquisition longue, laborieuse et successive de ces mêmes sanctuaires ; leur défense, au prix de mille peines, contre les prétentions envahissantes des schismatiques ; leur entretien dans un état en harmonie, quant à la solennité du culte, avec la dignité de ces temples si chers à tous les cœurs chrétiens.

Voilà le but et la raison de notre présence en Orient. Permettez-moi, Messieurs, de vous faire connaître les résultats obtenus jusqu'à ce jour ; je ne tairai pas davantage les échecs que nous avons subits ; mais j'espère que cet exposé sérieux et exact de l'état actuel de la Custodie de Terre-Sainte augmentera la sympathie active et dévouée que vous accordez à toute œuvre bien méritante de notre patrie, la France, et de notre Mère, la sainte Église.—*A continuer.*